

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 77

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



JOIE D'AUTOMNE

Paul Caron

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION:

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Les échos de Montréal, par L. d'O. — La Semaine. — L'art de vivre. — Le Mouchoir blanc par Émile Bergerat. — Le roi des farceurs. — Poésies: Vers d'Octobre par Henge; La vieille Demoiselle, par le marquis de Pinodan; Le chemin de la vie, par Charles Garnier. — L'Ane enchanté. — Le mauvais oeil. — Une Canadienne-française au pays des Pharaons. — La fâcheuse routine. — L'aigle parachute (avec gravure). — Nouvelle: Le fermier, par Guy de Maupassant. — Légende magyare, par E. Horn. — Premières angoisses, par A. Theuriet. — Une lutte gastronomique, par Ch. Monselet. — Le flair de Charlie Anderson (avec gravure), par L. Mac-Verton. — Application de l'électricité. — Ça et là, (gravures). — Petits échos de la mode. — Récréation en famille. — Les derniers petits Peaux-Rouges, (avec gravures). — Notes scientifiques. — Page de Saint-Nicolas, (avec gravures). — Sport: Le jeu de crosse. — Glanures amusantes. — Chosds et autres.

FEUILLETONS : La Demoiselle Blanche, par Ch. Foley; Le Héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Prélude pour piano, par F. Chopin; Plainte d'amour, paroles de Ch. Fromentin, musique de H. Sutter.

GRAVURES : Joies d'automne. — Portrait de l'Hon. J.-G. Laviolette. — Les confidences de deux amis. — Soeurs Franciscaines au pied des pyramides d'Égypte. — Beaux arts: L'attente. — Huit vues de Lachine, près Montréal. — Une Canadienne tissant au métier, composition de Édmond-J. Massicotte. — Quatre toilettes à la mode. — Les "Mascottins", groupe des jeunes champions du jeu de la crosse. — Page humoristique.

LES ECHOS de MONTREAL

Après une longue carrière dont l'intégrité lui vaut l'estime et le respect de tous ses concitoyens, l'honorable J.-G. Laviolette vient de mourir.

En nous quittant pour un monde meilleur, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le défunt laisse inoubliable le souvenir d'une âme d'élite et d'un esprit éclairé. Sa vie, toute de travail, fut partagée entre des études sérieuses et la politique. Conservateur convaincu, il demeura fidèle à son parti et joua un rôle important dans l'administration des affaires de notre pays.

Avec l'honorable J.-G. Laviolette, ancien conseiller législatif, disparaît une de nos importantes figures historiques du siècle dernier.

Que les membres éplorés de sa famille et ses nombreux amis, veuillent bien, en cette triste occurrence, accepter nos sympathiques condoléances.

* * *

La semaine dernière, je faisais allusion à la vitesse excessive de certains véhicules, tous plus modernes les uns que les autres. Je constatais la présence à Montréal d'un nombre de plus en plus grand d'automobiles. Et, si je ne me trompe pas, je laissais entrevoir les accidents qui résultent infailliblement de l'emploi de machines locomotrices trop rapides.

Qu'il me soit permis de reprendre ce sujet, d'autant plus qu'il comporte quelques réflexions d'ordre général.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de battre en brèche le progrès, mais de l'envisager de placide et logique façon, ainsi qu'il convient à un jeune peuple. Si tant est que le progrès consiste à aller très vite en toutes choses, ce qui n'est pas prouvé. Un tel critérium n'ayant pas été formulé, malgré les apparences en sa faveur.

Emportés dans le fourbillon des forces physiques et morales, dont la puissance se manifeste à notre époque, nous passons indifférents, à côté de merveilles que nos aïeux eussent admirées sans réserve.

Question d'habitude, sans doute!

A force de voir et de jouir davantage, chaque jour, de choses sans cesse meilleures les unes que les autres, à la longue nos sensations s'émoussent. La matière nous captive. Nos sensées s'envolent trop nombreuses au royaume du désir, nous vibrons trop, et, revers de la médaille, la neurasthénie fait de nouvelles victimes.

Sans tenir compte des théories, on est en droit de croire que nous souffrons, dans les grandes villes, d'un surmenage créé par notre genre d'existence. Elle ne nous satisfait pourtant pas, cette existence, elle ne nous satisfait même jamais. Ainsi le veut la nature humaine, paraît-il!

La preuve en est qu'aux mille soucis de la vie nous ajoutons ceux des déplacements rapides et dangereux.

Peut-on, en effet, concevoir l'état de surexcitation mentale que ressentent les personnes dont les jours se passent à traverser constamment de nouveaux pays? En France, en Allemagne,

innocente, à autre chose à faire et se presse volontiers aux portes des théâtres pour y pleurer sur ses maux.

* * *

Les considérations qui précèdent appartiennent à un ordre d'idées qui se prêtent aux images outrées. Je ne crois pas toutefois avoir péché ici par ce défaut de langage, si commun à notre époque.

C'est que de nos jours tout est poussé à l'extrême. On abuse de l'exagération dans les mots comme dans les choses. Dès qu'il s'agit de caractériser quelque scélératesse hors pair, ou quelque accident sortant du commun, tout de suite on a recours aux expressions les plus fortes de la langue, comme si le vocabulaire était épuisé. Les termes qu'on réservait jadis pour peindre les émotions fortes ont pris cours dans les conversations les plus insignifiantes. Si bien, qu'ils perdent de leur valeur comme les vieilles monnaies.

Qui de nous n'a entendu maintes fois par jour, à propos de banalités, les expressions "c'est effrayant", "c'est terrible", "j'en suis fou", et bien d'autres? On peut les entendre soit en famille, soit même sur la voie publique, rue Saint-Laurent, par exemple, ou ailleurs.

Jadis, un homme qui avait une préférence pour les huîtres, disait: "J'aime les huîtres". S'il les aimait beaucoup, il disait: "J'aime beaucoup les huîtres." Aujourd'hui, l'on dit: "J'adore les huîtres", ou bien: "J'aime les huîtres à en mourir."

Or, si on adore les huîtres, je me demande quel culte on peut rendre à Dieu?

Pour l'amour du bon sens, nous qui voulons conserver la langue de nos pères, modifions ce langage, et parlons comme ceux qui appelaient un chat un chat et Rollet un fripon.

* * *

J'ai parlé d'huîtres. Elles sont maintenant de saison, puisque nous voilà en octobre, mais d'automne contenant la lettre r. Aussi, le soir venu, voit-on des gourmets ou des gourmands qui, fourchette en main, savourent de malheureux bivalves, dans des locaux ad hoc.

Apparemment, la faveur dont jouissent ces mollusques semble être en raison directe de l'éloignement de leur lieu d'origine. Ceci est tellement vrai qu'en Russie, en plein Moscou, on racontait, il y a quelques années, une anecdote tendant à prouver ce que j'avance.

Donc, un Mr Schalouchine, père des célèbres banquiers russes, était serf du comte Cheremetief. Cet esclave, millionnaire, marchand et éleveur de moutons, avait offert jusqu'à 250,000 roubles à son maître, pour sa liberté. Le comte non moins riche avait refusé.

Un jour, notre gentilhomme grondait son maître d'hôtel de n'avoir pu lui procurer des huîtres, dont il était friand.

Entre Mr Schalouchine, qui avait apporté dans sa voiture un petit baril d'huîtres.

Le noble russe, en voyant son serf, se doute du motif de sa visite. Inutile, lui crie-t-il: Je n'ai que faire de votre argent, ce qu'il me faut, ce sont des huîtres. Apportez-m'en sur l'heure et vous êtes libre.

Le marchand ne se fit pas prier. Sa bonne fortune le servait à souhait. Un instant après, le comte faisait honneur à son mets favori, et Schalouchine était libre.

Les gourmets sont donc parfois généreux!

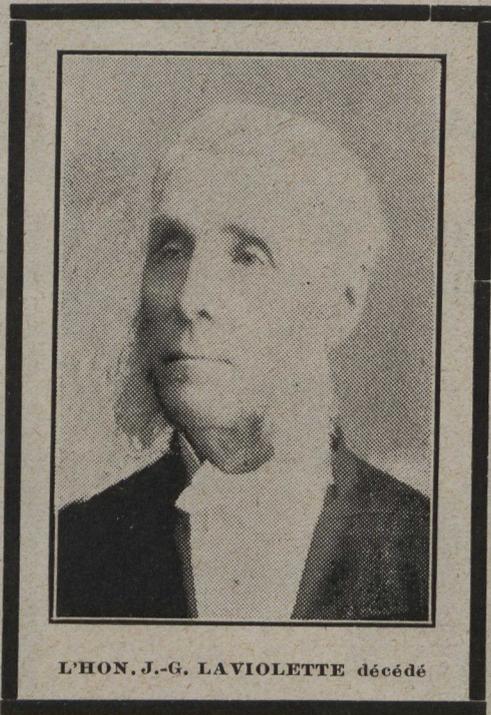
* * *

Puisque j'entretiens le lecteur de propos de table, et qu'à Montréal notre population est très cosmopolite, je raconterai, d'après un voyageur, le moyen de reconnaître à table d'hôte, la nationalité de différents convives. Le garçon ou la fille de table étant soudoyés, on fait mettre une mouche dans le verre de chacun.

Le premier criera et s'emportera; ce sera un Américain. Le second renversera poliment son verre et la mouche dedans; c'est un Italien, qui tient à un verre immaculé.

Le troisième, qui ne veut gêner personne, enlèvera discrètement la mouche avec la pointe de son couteau, et fera contre fortune bon cœur. C'est le Français.

Enfin, le quatrième avalera d'un trait le contenu de son verre et la mouche avec. C'est l'Allemand.



L'HON. J.-G. LAVIOLETTE décédé

chez nous, des individus que l'on dit être sains d'esprit et de corps, ne sont heureux que lorsqu'ils se confient à une machine dont ils ne peuvent plus contrôler l'allure, tant est grande sa vitesse.

C'est un mal de plus à ajouter à la longue liste de ceux que nous connaissons.

De là, des craintes et des émotions nouvelles, quelques jouissances illusives, et beaucoup de douleurs latentes. Ce n'est pas impunément que nous redoutons les écrasements, les fils de trolley, les explosions et les incendies. Sans nous en rendre compte, toutes ces appréhensions nous condamnent à la névrose.

Comme je le laissais entendre, l'autre jour, nous nous civilisons peut-être trop vite. Nous coudoyons la mort à chaque instant, nous le savons, et cela nous affecte d'autant plus que nous ne sommes pas toujours prêts à l'envisager au pied levé.

Il n'est donc pas étonnant de regretter par moments la façon de vivre de nos ancêtres. Et c'est avec une pointe de tristesse que nous pensons à l'époque des sabots et des guimbardes.

Où sont maintenant les âtres tranquilles d'autan? Qui les écoute, les bonnes histoires des grand'mères à coiffes blanches? Le bonheur des champs est considéré comme un fardeau, on fuit l'ombre des bons vieux clochers de village. On ne danse plus le rigodon, la foule, moins

Pour terminer ces échos, je dirai quelques mots d'une question d'intérêt public. Vous en avez entendu parler, et je ne vous apprend rien de bien nouveau, chers lecteurs, en vous disant que la Cie des tramways de Montréal fait sa cour à notre municipalité. Elle voudrait obtenir de cette dernière une très longue prolongation de ses franchises. Cette Compagnie, que gèrent des hommes habiles, offrirait, en retour, des taux de passage exceptionnellement avantageux pour nos concitoyens.

A cela, rien de mal. Mais la concurrence gênerait tout, si la Compagnie rivale s'avisait de faire voyager gratis ses passagers, comme le fit naguère celle d'un chemin de fer américain ; quelquefois, même, de payer ses clients et de leur faire cadeau d'un jambon pour tromper l'appétit durant un long trajet. Certains de nos ouvriers pourraient abuser de la situation ! Je proteste donc en leur nom, puisque leur modestie les empêche de faire cette petite démarche, toute de "décorum". Comme en Amérique il faut s'attendre à tout, il est bon d'aviser aux désagréments possibles. Mais, entre nous, je crois pouvoir affirmer que cette extrême générosité ne serait qu'un mythe, imaginé dans le but de donner à nos échevins le temps de réfléchir sur une aussi grave question.

L. d'O.

LA SEMAINE

Jadis d'enthousiastes jeunes gens, poussés par le patriotisme le plus pur, consacrèrent leur talent et leur zèle d'apôtres à la défense de la liberté. D'aucuns perdirent la vie à ce jeu.

De par le monde s'éleva magique et universelle la grande voix de l'espérance, laissant entendre que les Républiques ou les Monarchies constitutionnelles de l'avenir tiendraient les peuples au courant des problèmes internationaux. Longtemps on crut à l'impossibilité d'actions décisives prises par quelques hommes, sans le consentement de leurs concitoyens.

Or, cette belle théorie semble loin de se réaliser. Pour se convaincre du peu d'estime dont elle jouit dans les hautes sphères gouvernementales, il n'y a qu'à lire les journaux politiques. Même les organes de l'opinion publique, que l'on qualifie d'officiels, se contredisent tous les jours. A en juger d'après leur lecture, la stabilité des combinaisons faites par les chancelleries paraît aussi variable que celle de la colonne barométrique.

A Paris, à Londres, à Berlin, partout les ministres en conseil prennent des décisions, donnent des ordres aux ambassadeurs, écrivent les pages de l'histoire du jour, sans que le grand public sache le moins du monde à quelle cuisine savante ces messieurs accommodent sa destinée. Seuls les diplomates sont dans le secret de ces demi-dieux.

Est-il donc possible de s'étonner de l'ignorance dans laquelle on tient le peuple, au sujet de la politique générale, quand des députés n'en savent pas plus long ?

Les interpellations éclairent ces questions, dit-on ! Qu'il soit permis de constater combien faible est ce genre d'éclairage, les ténèbres lui seraient parfois préférables. Voici des mois que la question des Balkans occupe l'univers. D'un instant à l'autre, cette crise européenne peut atteindre une période d'acuité dangereuse.

Qu'en savons-nous ?

Très peu de chose, vraiment.

La fusillade crépite en Macédoine, le canon gronde aux frontières de la Bulgarie. Des milliers de femmes et d'enfants sont égorgés, et, après avoir subi des outrages sans nom, deviennent la pâture d'animaux immondes. L'Europe, elle, regarde, la main posée sur la garde de son épée.

Comme on le voit, en tant que tableau symbolisant la paix, qu'on proclame sans cesse, celui-ci est assez réussi.

Un jour, on nous dit que tout est perdu, que l'horrible embrasement va commencer.

Le lendemain on annonce une accalmie et la possibilité d'une solution pacifique. Puis, on re-parle d'hostilités, et ainsi les mois se suivent, tandis que le monde s'inquiète de plus en plus et gémit sur le sort des malheureux qu'opprime Sa Hautesse le Sultan Abdul-Hamid, l'homme rouge de Constantinople.

Ah ! que les mères doivent embrasser leurs bébés, quand elles songent à ces horreurs !

Cela n'empêche pas toutefois les promenades des chefs d'Etats. Partout ils proclament que leurs sujets peuvent dormir en paix sur les deux oreilles.

Le Tzar visite l'empereur d'Autriche, les souverains italiens et le Saint-Père. A leur tour, Victor-Emmanuel II et la reine du pays où fleurit l'oranger, se rendent à Paris, et, ailleurs. Bref, ces déplacements où le protocole joue un si grand rôle se multiplient plus que jamais. On voit bien que nous sommes au siècle des voies de communications rapides. En jouant un peu sur les mots, on les entend presque, les communications qu'échangent ces meneurs d'hommes, mais on ne les comprend guère.

Ce que l'on sait positivement, c'est que la France envoie des troupes en Extrême-Orient et sur les confins du Maroc, que l'Allemagne astique plus que jamais ses armes, que la Russie n'évacuera pas la Mandchourie, que l'Angleterre abandonne ses prétentions à Fez, pour une autre part du gâteau mondial.

Enfin, on n'ignore pas non plus que des scènes violentes troublent de ci de là les réunions des socialistes.

Sans jouer aux politiciens, les ouvriers, même, réclament de leur côté, et des financiers s'agitent.

Ce qui arrive en notre pays, au Sault Sainte-Marie, se répétera ailleurs, demain, et ne peut que donner un léger aperçu de la question complexe du travail et du capital. Question qui, par excellence, est en quelque sorte le ferment dont les nations redoutent les effets.

En somme, il se passe tant de choses, nous en entendons et en lisons tant d'autres que, l'habitude aidant, nous les envisageons avec calme, en notre paisible Canada. C'est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire. Quoiqu'il arrive parmi les hommes, les lois sidérales n'en subiront aucune perturbation !..

L'ART DE VIVRE

USAGES CONTEMPORAINS

Autrefois, — ce n'est pas récent, puisqu'à cette époque régnait à Rome Caligula, — il y avait, à Lyon, une académie dont les membres, quand ils avaient commis un mauvais ouvrage, étaient condamnés à l'effacer avec leur langue ou à être jetés dans le Rhône, à leur choix. Les deux procédés n'étaient pas tendres, et il y a lieu de supposer que les candidats ne se rencontraient pas si nombreux que de nos jours, pour briguer les fauteuils abandonnés par les dépouilles mortelles des "Immortels" les ayant occupés.

Aux sièges laissés vacants, veulent s'asseoir, en une hâte de repos triomphal, une douzaine au moins de généraux écrivains ! Moralement, ils se bousculent, — heureusement que, d'apparence, ils sont courtois, — se jalouent et, toujours, en leur fort intérieur, font le voeu de voir leurs ennemis à l'eau, dont le miroir limpide coule au bas de l'Institut.

Or, voici que des femmes se veulent aussi unir en une docte assemblée, former une sélection d'art, de talent, et, j'espère... de vertu. Elles souhaitent, tout d'abord, composer un cercle dans le genre des "Ladies-Club" fonctionnant à Londres et à New-York, y avoir une bibliothèque, une salle de travail, un restaurant et même des chambres. Là, les isolées rencontreraient une illusion, de famille, et, parmi le nombre, se créeraient des sympathies sans doute consolantes. Il faudrait être élues à l'unanimité, présentées par des répondantes, payer une annuité et savoir, tant soit peu, se conduire dans le monde... Que pensez-vous de l'idée, mesdames ? — Quand "Monsieur" le soir, après le dîner, plus ou moins réussi, prendrait son chapeau et son parapluie pour aller trotter vers les boulevards animés sous les vacillantes clartés des globes électriques, "Madame" saisirait sa capeline et son parapluie et filerait, à travers l'ombre, jusqu'au club hospitalier "où de causer en paix on eût la liberté".

Ce serait la revanche, n'est-ce pas ? l'égalité des actes devant la société. Celui des deux époux rentrant le premier aurait le loisir de se clore, boudeur et mécontent, dans sa chambre, et l'affirmation des désunions conjugales s'accroîtrait du fait d'une indépendance d'allures, vite transformée en indifférence.

Ce besoin d'être deux, de se confier et de s'aimer aurait bientôt disparu dans la facilité des distractions extérieures, et le pauvre foyer disjoint n'aurait presque plus de chaleur.

La femme a un rôle, pas toujours amusant, mais souvent sublime : celui de se sacrifier avec un sourire, de se dévouer avec amour, de s'oublier sans cesse pour le bonheur d'autrui.

La scène où elle évolue, entourée d'un décor austère ou riant, offre, sans exception, vers les plans lointains, l'apothéose finale que lui gagna la Vierge Marie.

La femme — les médecins disent cela — a les nerfs moins sensibles que l'homme, elle souffre moins physiquement ; si on pouvait mesurer l'intensité de la douleur comme on mesure celle de la force, on verrait que la faculté torturante retient un quart en moins dans l'organisme féminin (!). Le croyez-vous, mesdames ?

Ce qui est certain, c'est que l'âme féminine supporte mieux une peine cuisante, elle agonise plus lentement que l'homme et recourt moins vite que lui aux moyens extrêmes.

Elle raisonne avec le chagrin, conserve mieux l'espérance, réagit plus vite ; sans doute parce qu'ainsi que le roseau, elle plie sous le vent et se redresse dans le calme.

Mais une chose mauvaisé, c'est l'agglomération des soucis, la constitution en société de natures aigries, se croyant méconnues, trouvant l'existence mauvaise et le sort injuste. Vraiment, il y a erreur à croire que conter un état d'âme pénible allège.

Par le récit analytique de soi, on se transforme à ses yeux en héroïne ; la confidente approuve, l'orgueil toujours au gué accourt, et un tout petit mal, au début, devient, par l'amplification imaginative, irrémédiable.

Le meilleur dissolvant des déceptions du coeur est encore le silence, et la prière surtout, dérivatif puissant, secret et doux, des plaies les plus profondes.

La prière est dans tout : dans l'admiration de la nature, dans l'élévation du coeur, dans l'acte le plus simple, quand la pensée s'y prête.

Réfléchissez à ceci : l'univers est créé sur les lois de l'équilibre, nos existences reposent sur la même balance ; donc, toute peine achète une joie.

LE CHEMIN DE LA VIE

Devant mes pas, semez la rose,
Que les chemins en soient couverts,
Pour qu'en marchant mon pied se pose,
Sur les fleurs aux feuillages vents.

De mon coeur, retirez la prose,
Laissez-le s'ouvrir aux doux vers,
Et que mes yeux voient tout en rose :
Les Printemps au lieu des Hivers.

Faites qu'au charme tout convie,
Pour que la route de la vie
Me soit facile à parcourir.

Si le but est toujours le même,
Au moins choisissons le poème
Pour aller doucement mourir.

CHARLES GARNIER.

PENSÉES

L'autorité doit être ou est la responsabilité. — BARTHOU.

La moquerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins. — LA BRUYERE.

De même que les cieus, la terre a ses miracles. — SOUMET.

Rien ne sèche plus vite qu'une larme. — CICERON.

Le progrès ! Il ne changera jamais rien au coeur humain. — FRANCOIS COPPEE.

Dans un ménage bien assorti, la femme doit mener et le mari conduire ; l'un tient au sentiment et l'autre à la réflexion. — Mme NECKER.

LE ROI DES FARCEURS

L'HOMME QUI NE RIT JAMAIS. — LA BÊTE NOIRE DES PETITS BOUTIQUIERS. — VINGT-SIX HOMMES À RASER. — L'EMPLOYÉ DES PONTS ET CHAUSSEES.

Il y a une quinzaine d'années environ, les petits commerçants : épiciers, charcutiers, marchands de légumes de Paris, et aussi les cochers et les petits bourgeois redoutaient comme un fléau un homme grave, calme, froid et digne, qui s'ingéniait à leur jouer les tours les plus imprévus et les plus comiques. Cet homme, c'était Sapek, le roi des fumistes, qui mourut fou, d'ailleurs, comme par un châtiement lointain de ses mystifications, et dont les farces sont restées légendaires chez tous les vieux Parisiens.

LE COUP DES BOUGIES

Sapek avait l'esprit inventif ; servi par un visage d'aspect sérieux et réfléchi, — austère même à l'occasion, — il savait mener à bien les farces les plus énormes sans que le plus petit sourire vint éclorre sur ses lèvres. Un dimanche matin, vêtu d'une longue redingote noire, coiffé d'un haut de forme, il entre chez un épicier de Montmartre.

—Monsieur désire ?

—Vous avez des bougies, n'est-ce pas ?

—Certainement, monsieur.

—Eh bien, voici ; je suis propriétaire de l'hôtel du Coq, à Saint-Denis ; je désire faire ma provision de bougies, il m'en faut environ trois

cents paquets ; quelles marques possédez-vous ?

—Nous avons l'Etoile, l'Alma, le Phénix, le Rhône, etc., etc., environ dix-huit marques.

—Très bien ; et laquelle de ces marques est la meilleure, donne la plus claire lumière et brûle le plus longtemps ? Je désirerais le savoir exactement et, avant de vous donner une commande si importante, les expérimenter moi-même devant vous.

—Comment, monsieur désire... ?

—Oui, parfaitement, donnez-moi une bougie de chacune des marques que vous venez de me citer, et nous en éprouverons aussitôt la valeur.

L'épicier, hésitant d'abord, puis tenté par l'appât d'une grosse affaire, apporte une douzaine de bougies. Sapek, imperturbable, lui demande des allumettes, aligne les bougies en files et les allume l'une après l'autre. Puis il recule, considère attentivement durant quelques minutes les douze petits flambeaux, et soudain, d'une voix de tonnerre :

—Comment ! Mais elles coulent toutes, vos bougies, elles coulent toutes : c'est dégoûtant ! N'avez-vous pas honte de vendre pareille marchandise ? J'éclairerai mon hôtel à l'électricité !

Et il sort, très tranquille, tandis que l'épicier, abasourdi, restait bouche bée devant les douze bougies allumées !

CHEZ LE BARBIER

Un autre jour, c'est un honnête coiffeur qui lui sert de victime. Il pleuvait à torrents. Dans la rue Saint-Jacques, boueuse, Sapek passe et, avisant une petite boutique de perruquier, y

entre. Il s'installe sur le fauteuil, devant la glace.

—Faites-moi la barbe, dit-il.

A peine est-il assis qu'arrivent deux étudiants, trempés comme des soupes, les souliers humides et sales, et qui, attendant leur tour, occupent les deux seules chaises de l'établissement. Le coiffeur commence à "gratter" Sapek, qui ne semble pas du tout connaître les nouveaux venus. La porte s'ouvre : quatre jeunes gens, aussi boueux, aussi crottés que les premiers, entrent à leur tour : pour assoefer tous ces clients le coiffeur s'empare de toutes les chaises de son logement. Il en vient d'autres, de plus en plus mouillés ; le timbre de la porte tinte à chaque minute : vingt-six clients entrent ainsi, en quelques instants.

Emerveillé de cette affluence de pratiques, le barbier les installe comme il peut, rase Sapek en un tour de main, et, se tournant avec un sourire aimable vers les jeunes gens silencieux :

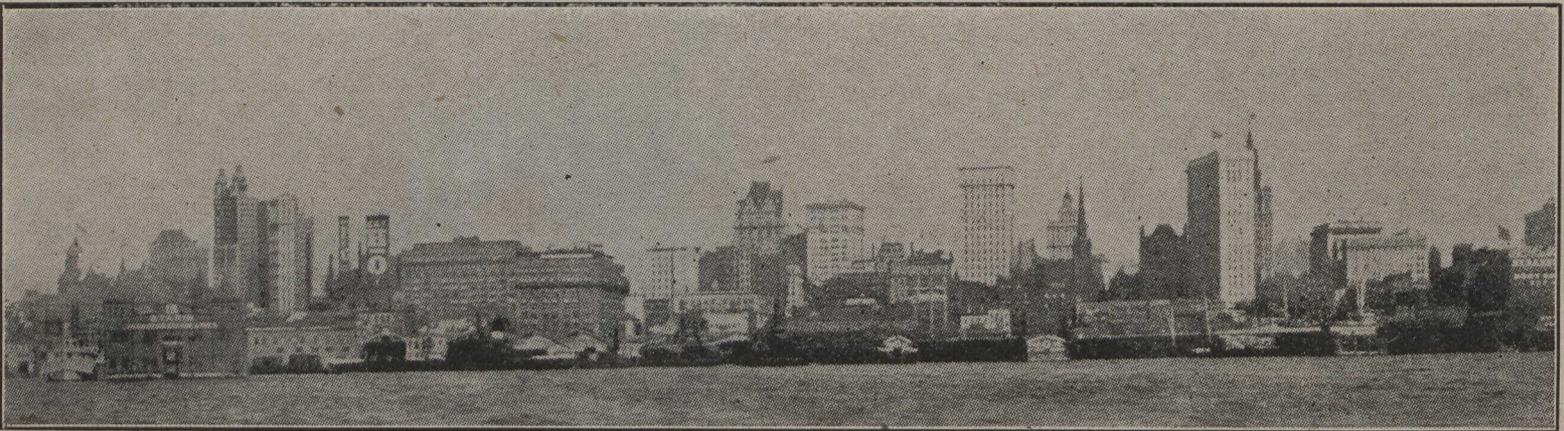
—Le premier de ces messieurs ?

—Ces messieurs ? répliqua Sapek, tout étonné, mais ces messieurs m'attendaient : ils sont avec moi !

Et il sort, majestueux, suivi de tout la bande.

LES DEUX COCHERS

Un matin, sur le coup de dix heures, devant le pont au Change, deux cochers qui venaient en sens inverse ayant "accroché" au passage leurs véhicules, une brutale dispute s'engage aussitôt, assaisonnée des plus malsonnantes épithètes.



NEW-YORK.—Vue de hautes bâtisses situées en face du havre

—Eh ! sale collignon, va donc apprendre à conduire !

—Ferme ton bec, s'pèce d'arsouille, es-tu saoul ?

La foule s'amasse, on fait cercle. Les deux cochers se menacent mutuellement de leurs fouets, quand Sapek, grognant, les sourcils froncés, l'air furieux, écarte rudement les badauds et vient se planter, les bras croisés, entre les deux cochers. Tout le monde le prend pour un inspecteur de la Sûreté et le considère avec déférence.

—Voyons, sacré nom, qu'avez-vous encore, hein ?

—Voilà, monsieur, c'est cette espèce d'idiot.

—C'est cette tête à gifles, monsieur l'inspecteur, qui, en passant avec sa carne...

—Nom d'un chien, gronde Sapek, parlez pas tous les deux à la fois ! Vous, d'abord, qu'est-ce qu'y a, et vivement ?

Le cocher interpellé explique son affaire, avec force gestes.

—A vous, maintenant ! et pas d'histoires.

L'autre plaide son procès, avec volubilité, interrompu par son adversaire, chacun tâchant de convaincre Sapek aux dépens de son confrère. Sapek, les regardant l'un après l'autre, les laisse dire, puis tout d'un coup, goguenard :

—Mais, que diable peuvent me faire toutes ces histoires-là ? Adressez-vous à la police !

ON NE PASSE PAS !

Mais son chef-d'oeuvre, ce fut la gageure, tenue et gagnée, d'arrêter durant cinq bonnes minutes toute circulation des voitures sur les grands boulevards. A midi sonnant, à l'heure où la circulation est la plus active, où fiacres, omnibus et coupés de maître se croisent en tous

sens sur la chaussée, au grand dommage des piétons, Sapek s'arrête boulevard des Italiens, en face le Crédit Lyonnais.

Il s'est coiffé d'une casquette galonnée d'argent, et il tient à la main une longue chaîne d'arpentage et un niveau d'eau. Son visage, grincheux, malveillant, renfrogné, le fait ressembler au plus rébarbatif, au plus "constipé" des fonctionnaires ! Il attache sa chaîne à un arbre du trottoir de droite, et, en saisissant l'autre extrémité, traverse en reculant, la chaîne tendue à un mètre de terre, le bras levé pour faire signe aux voitures de s'arrêter. L'énorme flot qui roule dans les deux sens est bien obligé de rester là : les chevaux se cabrent, es cochers jurent : Sapek n'en va pas plus vite ; il recule lentement, toujours, fixe l'extrémité de sa chaîne à un arbre du trottoir de gauche et revient planter son niveau d'eau au beau milieu du boulevard, tandis que les voitures accumulées de chaque côté de sa barricade forment une cohue inextricable, une véritable forêt de toits d'où émergent les chapeaux cirés des cochers ! Sapek, tranquillement, regarde à travers son niveau d'eau.

Des agents se précipitent.

—Que faites-vous là, voyons ?

—Comment ! ce que je fais là ; je suis des Ponts et Chaussées, quoi ; vous voyez bien, je relève le plan ; je ne m'amuse pas, pour sûr !

Et il hausse les épaules.

—Ah ! parfaitement, le plan... très bien, très bien !

Et les agents vont gourmander les cochers, impatients, tandis que notre Sapek, très grave, fait semblant d'écrire des chiffres sur un carnet.

Les cinq minutes passées, il plie bagage, sans

se presser, retire sa chaîne ; la circulation est enfin redevenue possible, mais quel embarras de voitures !

Sapek avait gagné son pari.

MOTS D'ESPRIT

Les domestiques.

—Coralie, qu'avez-vous pour le dîner ?

—Une fraise de veau, monsieur.

—Très bien ! Vous donnerez le veau comme rôti, et vous servirez la fraise comme dessert !

* * *

Un chansonnier franc et modeste.

—As-tu eu du succès, hier, avec ta chanson ? lui demande un de ses amis.

—Ma foi ! je n'en sais rien, dit-il. Je me suis endormi au second couplet !

* * *

Discussion politique. L'un des deux adversaires est un médecin.

—Je n'ai jamais changé d'opinion, crie son interlocuteur.

—Et moi, hurle le médecin, je n'ai jamais crié "Vive" personne !

* * *

Un fils à son père. — Papa, comment attrape-t-on les imbéciles, ici-bas ?

Le père (avec aplomb). — Avec de grands chapeaux de paille, des plumes, des robes blanches, des bijoux et des gants frais, mon fils.

La mère, rêveusement. — Oui, je me rappelle, c'est comme cela que je m'habillais avant d'être mariée !...

VERS D'OCTOBRE

C'est octobre ! Les bois comme pris de délire
Se tordent sous la bise avec un bruissement
Qui semble les accords brisés de mille lyres,
Les feuillages rouillés ont des teintes de sang.

Les feuilles, dans les airs, s'envolent, arrachées,
La nature agonise, et son râle d'enfer
Gronde—au-dessus des bois et des moissons fau-
[chées

Tel un voile de deuil, le ciel est gris de fer.

Cependant les oiseaux, insoucieux des tempêtes,
Changent toujours, croyant sans doute ouïr au
[vent

Qui hurle comme un loup des musiques de fêtes.
Oh ! les pauvres oiseaux ! Ils mourront en chan-
[tant.

1er octobre, 1903

HENGE.

L'ANE ENCHANTÉ

Un jour, deux soldats, qui étaient en garnison
à Aurillac et qui se promenaient sur la grande
route, virent passer un paysan qui tirait derrière
lui son âne par le licou.

Or, un de ces soldats avait vu, quelques jours
auparavant, cet homme acheter son âne au mar-
ché de la ville.

—Pardieu ! dit-il, je gage de prendre à cet
homme son âne sans qu'il s'en aperçoive.

—Je parie, dit l'autre soldat, les sept sous de
ma semaine.

Le premier soldat pressa le pas, se rapprocha
de l'âne, sans être aperçu du paysan, et délia le
baudet, sans laisser de tenir le licou et de mar-
cher ; de telle sorte que, le soldat suivant le
paysan, le paysan croyait toujours tirer son âne.

Pendant ce temps, le premier soldat faisait si-
gner à l'autre d'emmener l'âne ; à quoi le second
soldat ne manqua point, et, s'étant pourvu d'une
corde, il mena l'âne au râtelier dans une étable
d'Aurillac.

Lorsque le paysan arriva devant sa chau-
mière :

—Ah ! bon Dieu, lui cria sa femme du plus
loin qu'elle l'aperçut, que t'est-il arrivé, mon
pauvre Pierre, et qu'as-tu fait de Martin ?

Le paysan se retourna, et voyant le soldat, il
ouvrit de grands yeux et dit :

—Où est mon âne ?

—Hélas ! mon pauvre maître, dit le soldat,
c'est moi qui suis votre âne, ou du moins qui
l'étais.

Le paysan crut d'abord que le soldat voulait

rire ; mais celui-ci lui expliqua que, six mois
auparavant, se trouvant en congé de semestre,
il avait été changé en âne par une fée, pour
avoir menti, et que maintenant, le temps de son
enchantement étant passé, il venait d'être rendu
à sa forme première et avait le devoir d'aller re-
joindre son régiment.

Le paysan et sa femme délibérèrent sur ce
qu'ils avaient à faire.

—Hélas ! disaient-ils tous deux en pleurant,
quel malheur d'avoir acheté un âne enchanté !

Mais quoi ! rien ne servait de se repentir, et
pouvait-on, à cause de ce malheur et parce que
ce garçon avait menti, il y a six mois, l'empê-
cher aujourd'hui d'achever son temps de ser-
vice ?

Bref, on décida de renvoyer le soldat à son ré-
giment, et il y retourna.

Cependant, il fallait remplacer Martin, et, à
cet effet, le paysan se rendit à la ville, le jour
du marché.

Or, quel ne fut pas son étonnement lorsque
tout à coup il reconnut Martin parmi la foule des
chevaux et des ânes : les soldats l'avaient en-
voyé vendre là par quelque maquignon.

Le paysan le contempla pendant quelques mi-
nutes, en réfléchissant, et sa stupeur se changea
en commisération, car Pierre n'avait pas l'âme
méchante.



LES CONFIDENCES DE DEUX AMIS

Il s'approcha de Martin, regarda soigneuse-
ment autour de lui, de peur d'être entendu, puis,
se penchant sur l'oreille de l'âne :

—Eh bien, mon pauvre Martin, lui dit-il, nous
avons donc encore menti ?

Et, comme le paysan chatouillait l'âne en lui
parlant tout bas, l'âne secoua ses grandes oreil-
les. Le paysan en conclut que l'âne lui répon-
dit : non ; et il le racheta de confiance. Heu-
reusement que le soldat n'en sut rien, cette fois.

Depuis ce temps, jamais un paysan du Cantal
n'achète un âne au marché sans lui demander
s'il a menti ; et si l'âne ne répond pas : non, le
paysan ne l'achète pas.

LE MAUVAIS ŒIL

Avoir le mauvais œil, c'est-à-dire porter la
guigne, et la malchance est une vieille supersti-
tion populaire qui existe chez presque tous les
peuples.

Dans l'Hindoustan, les Européens appellent

«toqueillade», ce privilège prétendu qu'ont cer-
tains indiens d'affecter par leurs regards les ob-
jets qu'ils fixent et de déterminer ces objets à
se modifier à leur gré. Mais chacun de ces de-
mi-sorciers n'atteint pas tous les objets indiffé-
ramment avec sa vue. Les uns, par exemple,
tuent les poules, en les regardant ; d'autres ren-
dent les gens malades ; d'autres mettent en mou-
vement telle ou telle passion, inspirent subite-
ment la colère ou la jalousie, la gaieté ou la tris-
tesse. Enfin, il y en a qui, d'un coup d'œil, ren-
versent les arbres et les maisons.

Un religieux était occupé à faire abattre une
vieille église, afin d'en construire une nouvelle.
Un pan de muraille résistait aux efforts des ou-
vriers indiens. L'un d'eux se prit à dire au reli-
gieux : « Ah ! si un tel était ici, nous n'aurions
pas tant de fatigue. Il a la «toqueillade», la
muraille s'écroulerait d'un seul de ses regards. »
Le religieux sourit, incrédule, mais fit venir
l'homme. Il arrive, regarde fixement la murail-
le, et elle tombe à l'instant avec un horrible
fracas.

Il est probable que les ouvriers avaient été
plus fins que le religieux !

Les Italiens croient eux aussi à mauvais œil,
et la plupart des sujets du roi Emmanuel por-
tent suspendue en breloque une corne de corail
contre le mauvais œil.

RÈGLEMENT DU SERVICE
DE LA COLLABORATION

Nous rappelons à nos lecteurs qui voudraient
bien nous envoyer des oeuvres inédites de leur
composition que : nous ne tiendrons aucun
compte des manuscrits non signés d'un nom res-
ponsable, lequel devra être suivi de l'adresse
exacte de l'expéditeur. De plus, l'espace du
journal réservé à ces oeuvres étant limité, les su-
jets devront être traités brièvement, soit en
prose, soit en vers. Prose : maximum, une co-
lonne et demie de l'«Album Universel». Poésie :
maximum d'une pièce, une trentaine de vers.

LA REDACTION.

UNE CANADIENNE-FRANÇAISE AU PAYS DES PHARAONS

Naguère il était fort peu question du Canada. Rares étaient nos voyageurs qui attiraient l'attention à l'étranger. Nous avons lieu d'être fiers qu'il n'en soit plus ainsi. On trouve actuellement des nôtres dans toutes les parties du monde. Nos missions se répandent partout, portant au loin la parole de paix et l'amour de la foi chrétienne.

C'est donc avec un légitime sentiment de satisfaction que nous publions les notes et la gravure ci-contre.

Cette dernière représente une Canadienne-française, Mlle Michaud—en religion Soeur Marie-Marguerite,—accompagnant la supérieure générale des Franciscaines dans un voyage à travers l'Égypte. Soeur Marie-Marguerite est la fille de M. Louis Michaud, cultivateur, de Saint-Barthélemy, et la soeur du Dr Michaud, de Saint-Cyrille de Wendover, et d'Olivier Michaud, de Saint-Barthélemy. Elle a quitté le Canada en 1882 pour se rendre à Rome, où est située la maison-mère des Franciscaines. Soeur Marie-Marguerite jouit d'une grande considération auprès de ses supérieures et de ses compagnes en religion ; elle parle couramment six langues, et a déjà accompli plusieurs missions importantes. La photographie que nous reproduisons a été prise au pied des pyramides d'Égypte. La supérieure est à gauche et Soeur Marie-Marguerite à droite, près du chameau allongé sur le sable et qui lui sert de monture. Nous devons à l'amabilité de M. T.-H. Comtois, employé au greffe des Tutelles, de publier cette intéressante gravure.

LA FACHEUSE ROUTINE

Je connais un philosophe sceptique et désabusé qui formule ainsi le résultat de ses longues observations sur l'humanité : " Il y a peu d'individus capables d'avoir "une" idée personnelle par jour ; tous les autres se laissent guider dans leurs pensées, comme dans leurs actes, par l'habitude, la routine, l'exemple."

Son affirmation est malheureusement exacte ; les personnes qui pensent par elles-mêmes, qui débarrassent leurs jugements des idées préconçues, des vérités toutes faites ou des opinions acréditées sans contrôle, sont rares.

Dans bien des cas, cette docilité paresseuse est sans importance ; qu'on se fasse bâtir un hôtel semblable à celui de M. X..., qu'on mange les bananes comme M. Y..., voilà qui est fort indifférent. Il est bien naturel que les travailleurs et les timides laissent aux dillettants imaginatifs la tâche de décréter ce qui est de bon goût ou de bon ton, et qu'ils marchent à leur suite, sans tenter une critique pour laquelle ils n'ont ni loisirs ni aptitudes.

Mais il est un domaine dans lequel cette routine est désastreuse au premier chef, c'est le domaine moral ; alors que nous devrions être guidés uniquement par le désir de faire bien, d'accomplir notre devoir, d'être charitables, indulgents, nous nous contentons de consulter d'un regard morne la conduite de nos devanciers, de nos contemporains, et d'agir comme ils l'ont fait et "parce qu'ils l'ont fait".

Le pli se forme dès la première éducation : les parents déclarent devant l'enfant docile : " Un petit garçon n'a pas de faches à ses vêtements ", du même ton péremptoire avec lequel ils disent : " Un petit garçon ne doit pas mentir " ; et l'intelligence juvénile ne s'attachera pas à faire une distinction entre les valeurs relatives de ces deux préceptes, d'autant moins que s'il manque à l'un et à l'autre, il sera puni de façon analo-

gue. Quoi d'étonnant à ce que des yeux naïfs regardent avec le même mépris l'homme dont les vêtements sont tachés et celui qui vient de dire un mensonge ?

On ne lui fait pas remarquer que le code du savoir-vivre se compose de préceptes d'urbanité, de politesse, agrémentés de beaucoup de conventions oiseuses, tandis que la moralité de l'être procède de principes immuables supérieurs à toutes les concessions et à toutes les habitudes élégantes. Il est un honnête homme de la même façon qu'il est un homme bien élevé : par habitude et par routines. Mais quelle est la valeur de cette âme moutonnaire ? elle peut être inoffensive, paraître à certains d'une qualité supérieure dans le courant de la vie ; cependant, elle ne vaut pas plus qu'un rouage bien réglé, et elle n'a pas plus d'initiative que lui.

Survienne une difficulté, une situation imprévue qui réclame une décision personnelle, elle sera inerte, ignorant les grandes idées qui président à la vie morale, elle ne pourra être ni vraiment bonne, ni vraiment dévouée, ni vraiment généreuse, parce qu'il faut adapter chacune de ces vertus aux circonstances particulières, parce qu'il faut être ingénieux pour demeurer sincèrement noble et grand, quand les complications de la vie et la lutte quotidienne réveillent sans cesse en nous l'égoïste instinct de conservation.

La personnalité morale a besoin d'être développée par une éducation judicieuse : quand l'enfant est petit, on peut lui imposer certaines contraintes vertueuses sans lui en faire saisir la portée morale, mais, à mesure que sa conscience

et son intelligence s'ouvrent, il faut dresser devant lui, avec gravité, tous ces pivots immuables qui doivent être ses points de repère dans la vie ; il faut lui inculquer des principes élevés, en insistant sur la valeur primordiale qu'il doit leur attribuer.

LA VIEILLE DEMOISELLE

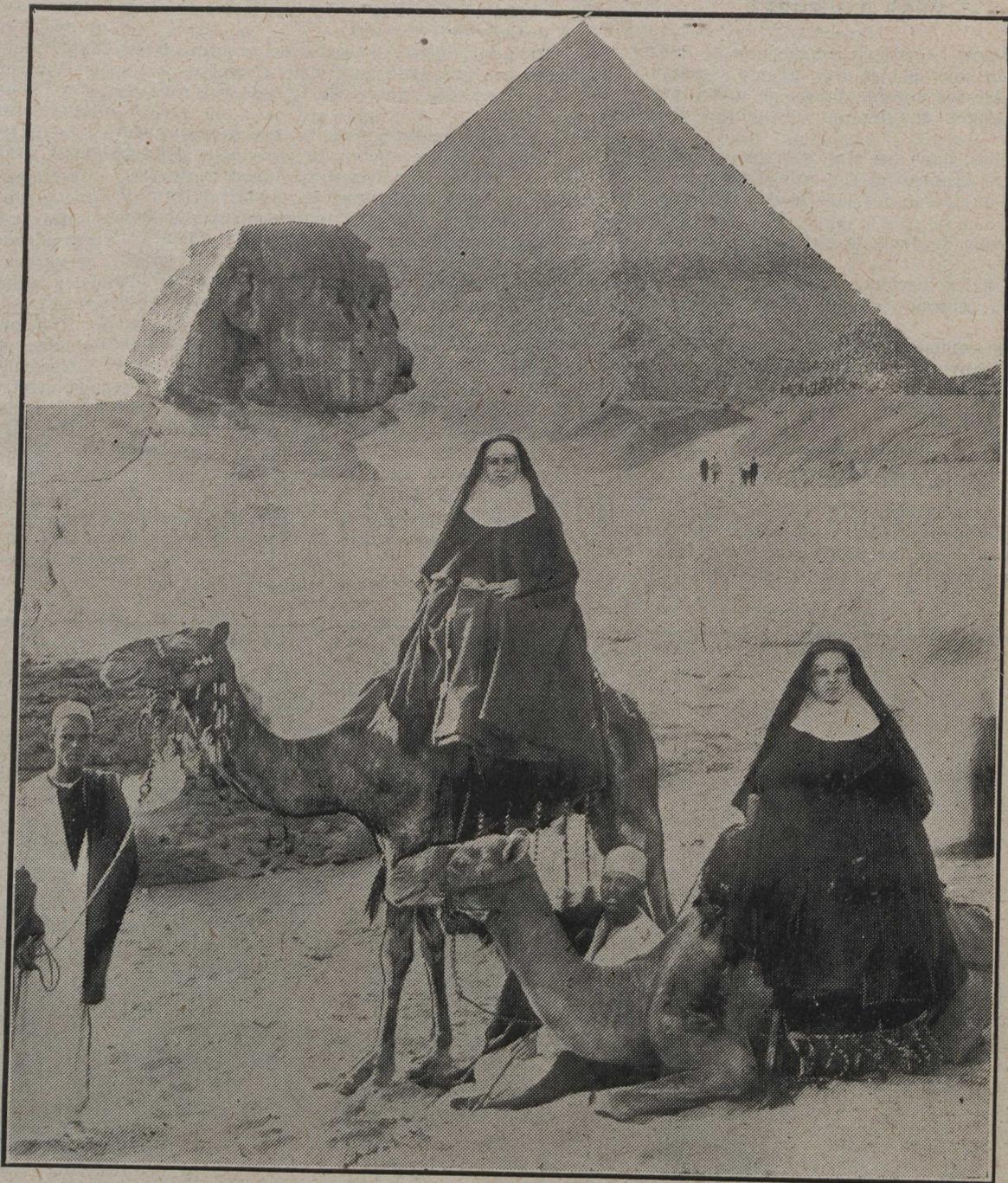
La vieille demoiselle a mis son mantelet, on chapeau du dimanche avec sa robe puce, Et, la cloche sonnait vèpres à Sainte-Luce, La vieille demoiselle a pris son chapelet.

La vieille demoiselle en son beau temps voulait Trouver un officier de France, un prince russe, Un Anglais descendant au moins de Robert Un comte d'Italie allié des Capulet... [Bruce,

Surtout qu'il fût charmant, prince, marquis ou [comte !
—Et, l'attendant toujours sans croire à son mé- [compte,
La vieille demoiselle a passé son beau temps !

Mais sa petite main au gant de filoselle, Jésus l'a prise un jour... et très douce, à pas [lents,
Vers l'église s'en va la vieille demoiselle.

MARQUIS DE PIMODAN.



SEURS FRANCISCAINES AU PIED DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE

L'AIGLE PARACHUTE

Depuis huit jours, Armando, le grand chasseur d'aigles, était à la piste d'un aigle magnifique, dont il avait aperçu le vol.

La vente d'un aigle est d'un assez bon rapport. Les ménageries, les musées, les jardins d'acclimatation, en prennent très facilement ; mais les chasseurs d'aigles ont beaucoup de peine à les attraper.

Très méfiant, l'aigle habite les points les plus escarpés des montagnes. On dirait même qu'il sait ceux qui sont le moins accessibles à l'homme pour y élire domicile.

Sûr de sa retraite, l'aigle, quand il a faim, s'élanche en l'air à des hauteurs où la balle du fusil le plus perfectionné ne peut l'atteindre.

Là, il plane majestueusement dans le ciel. Son oeil, d'une acuité extraordinaire, lui permet de voir de très loin, soit l'ennemi dont il se moque, soit l'animal dont il veut faire sa proie.

Quand il a aperçu l'animal, lapin, lièvre, perdrix, poule ou agneau, isard, bouquetin, chevreuil, qu'il désire s'offrir pour son déjeuner, l'aigle commence à faire des ronds en l'air au-dessus de sa future proie. Ces cercles, il les rétrécit peu à peu, puis quand il juge l'instant propice, il ferme ses ailes immenses, et tombe vraiment du ciel sur l'animal, qui n'a pas eu le temps de fuir.

Il le prend dans ses serres puissantes et l'emporte dans son aire pour le dévorer ou le donner en pâture à ses petits.

C'est au matin, au lever du jour, que l'aigle se met en chasse.

Les chasseurs d'aigle ne tiennent pas à tuer l'animal, car ils n'en ont plus que la vente des plumes... ils préfèrent prendre un nid avec des petits.

Ces petits, ils les élèvent et les vendent ensuite.

Donc, il faut qu'ils guettent l'aigle, pour savoir où se trouve son aire.

C'est ce que faisait depuis huit jours Armando.

Chassant le chamois, il avait aperçu un aigle magnifique. Il s'était donc mis à l'affût, marchant sous les futaies, se cachant sous les pieds de genêvre, les bouquets de petits sapins, voulant surveiller l'oiseau, tout en restant invisible pour lui. Car s'il venait à être aperçu, l'aigle fuirait et irait établir son lieu de chasse beaucoup plus loin.

Au bout de deux ou trois jours, il avait acquis l'assurance que l'aigle chassait dans les parages où il l'avait aperçu la première fois...

Alors, il voulut savoir où se trouvait son aire, pensant qu'il devait avoir des petits.

Mais il eut beau épier, il ne put rien découvrir. Il vit bien l'aigle fondre sur un animal, s'envoler avec sa proie, mais l'oiseau disparut derrière un pic, un énorme rocher, et Armando ne put rien découvrir.

Il avertit ses trois habituels compagnons de chasse. Ceux-ci grimpèrent de suite et se portèrent sur des points d'où ils pouvaient apercevoir l'autre versant de la montagne.

Ce fut en vain. L'aigle partait, s'enfonçait dans le ciel bleu et disparaissait.

Alors, Armando, ne voulant pas donner le der-

nier mot à l'animal et revenir bredouille de cette chasse, usa d'un stratagème qui, parfois, réussit admirablement.

Il acheta un vieux mouton.

Pendant un jour il fit manger à ce mouton de l'herbe, dans laquelle il mêla du gros sel. Les moutons sont friands de sel, celui-ci se régala.

Armando mit à portée du gourmand de l'eau en grande quantité. L'animal ayant soif, but beaucoup, son ventre gonfla, emmagasina un poids énorme de liquide.

Quand Armando et ses amis le jugèrent suffisamment pesant, ils le chargèrent sur une claie et le portèrent, de nuit, à l'endroit où l'aigle venait chasser.

Avant le lever du jour, ils le lâchèrent.

Le mouton, tout content de se trouver dans la montagne, se mit à brouter, à bêler, appelant les camarades. Il jouait admirablement le rôle qu'on lui réservait.

Armando et ses amis avaient regagné leurs postes d'observation, durant ce temps. Ils attendirent, tapis sous des feuilles, des branches.

L'aigle allait lentement. Tout préoccupé par le poids qu'il tenait, il ne pensait qu'à regagner son aire, et se souciait peu de ce qui se passait en dessous.

Les chasseurs purent donc se mettre à découvrir, à sa poursuite, et ce qu'avait espéré Armando se réalisa. Ils virent l'aigle se poser, au loin, sur un rocher, et aperçurent les aiglons dans le nid.

Il ne restait plus, maintenant, qu'à aller prendre les petits.

Ils étudièrent le moyen d'y parvenir.

L'expédition, — c'était une véritable expédition, — fut tentée pour le lendemain.

Durant la nuit, les chasseurs montèrent. Ils couchèrent dans la montagne. Avant le jour, ils étaient parvenus, sans bruit, au risque de mille fois se rompre le cou, au-dessus du nid, sur un rocher à pic.

Ils attendirent là que l'aigle eût pris son vol, puis Armando se fit descendre, attaché par une corde que tenaient ses amis au haut du rocher.

Il approchait du nid, et les petits criaient ; il se disposait à les prendre quand un bruit d'ailes se fit entendre.

Ses amis crièrent :

— Armando !... L'aigle !...

L'aigle, en effet, revenait. Sans doute, l'oiseau de proie, malgré toutes les précautions prises par les chasseurs, avait entendu du bruit. Peut-être avait-il aperçu les chasseurs cherchant à atteindre le nid.

Il arrivait défendre ses petits.

Que faire contre l'énorme oiseau ? Dans la situation du malheureux Armando, il lui était impossible de tenter de se défendre ; il était sans armes, et, d'ailleurs, suspendu au bout de sa corde, il ne pouvait rien essayer.

C'était un coup manqué, une chasse à refaire.

Ses amis alors essayèrent de le remonter, mais il était dit que ce devait être une chasse mouvementée.

Dans leur précipitation, les amis engagèrent la corde dans une fente du rocher et, malgré leurs efforts, ne purent hisser Armando.

L'aigle, maintenant, arrivait sur Armando, le bec ouvert, les serres prêtes à déchirer l'audacieux.

Un combat furieux s'engagea entre l'oiseau de proie et le chasseur, combat dans lequel l'homme devait fatalement succomber.

A présent, Armando ne cherchait pas à éviter les serres de l'oiseau de proie.

Il eut le courage de rester quelques secondes immobile. L'aigle avança alors ses serres. Prompt comme l'éclair, Armando, hardiment, avec une adresse remarquable, saisit, lui, dans ses mains solides, les pattes de l'aigle, un peu au-dessus des griffes, et il s'y cramponna.

Il était temps. La corde, usée tout à fait, se rompait, à la grande terreur des amis, qui crurent Armando jeté dans l'abîme.

Armando tombait évidemment dans l'abîme, mais, tenant l'aigle qui se débattait, il descendait sans danger, absolument à l'abri, sous ce parachute vivant.

Et ébahis, heureux, les amis virent Armando prendre pied sur une colline voisine.

Quand il se sentit en sûreté, il lâcha les serres de l'aigle, qui s'envola, affolé, ne se doutant pas qu'il venait de sauver la vie à celui qui tentait de lui prendre ses petits.



Il descendait sans danger, absolument à l'abri, sous ce parachute vivant

L'aigle parut enfin. Il se mit à planer dans l'air, cherchant sa proie. Tout à coup, il aperçut le mouton gras, rebondi, qu'il prit sans doute pour un mouton égaré, perdu, loin de son troupeau.

Quelle bonne aubaine ! Mais, prudent, il commença à faire des tours d'enveloppement, puis, tout à coup, il fondit et tomba sur le dos du malheureux mouton qui, se régaland de bonne herbe, ne s'attendait pas à pareille surprise.

L'aigle enfonça ses serres dans le dos crépu de l'animal, et l'enleva, mais avec peine, malgré ses bèlelements désespérés.

Le coup était réussi. L'aigle ne pouvait voler avec sa facilité habituelle. Il avait du mal, beaucoup de mal à s'en aller avec cette proie superbe, coup sûr, mais d'un poids exorbitant. Il ne s'envola pas dans les nues, rasa presque les rochers, les chasseurs à l'affût entendaient les coups d'ailes formidables qu'il donnait pour s'élever, pour continuer à garder sa hauteur.

LE FERMIER

Le baron René de Treillis m'avait dit :

—Voulez-vous venir faire l'ouverture de la chasse avec moi dans ma ferme de Marinville ? Vous me raviriez, mon cher. D'ailleurs, je suis tout seul. Cette chasse est d'un accès si difficile, et la maison où je couche si primitive que je n'y puis mener que des amis tout à fait intimes.

J'avais accepté.

Nous partîmes donc le samedi par le chemin de fer, ligne de Normandie. A la station d'Alvinaire, on descendit, et le baron René, me montrant un char à bancs campagnard attelé d'un cheval peureux que maintenait un grand paysan à cheveux blancs, me dit :

—Voici notre équipage, mon cher.

L'homme tendit la main à son propriétaire, et le baron la serra vivement en demandant :

—Eh bien ! maître Lebrument, ça va ?

—Toujou d'même, m'sieu l'baron.

Nous montâmes dans cette cage à poulets suspendue et secouée sur deux roues démesurées. Et le jeune cheval, après un écart violent, partit au galop en nous projetant en l'air comme des balles ; chaque retour sur le banc de bois me faisait un mal horrible.

Le paysan répétait de sa voix calme et monotone :

Là, là, tout beau, tout beau, moutard, tout beau !

Mais Moutard n'écoutait guère et gambadait comme un chevreau.

Nos deux chiens, derrière nous, dans la partie vide de la cage, s'étaient dressés et renflaient l'air des plaines, où passaient des odeurs de gibier.

Le baron regardait au loin, d'un oeil triste, la grande campagne normande, ondulante et mélancolique, pareille à un immense parc anglais, à un parc démesuré, où les cours des fermes entourées de deux ou quatre rangs d'arbres et pleines de pommiers trapus, qui font invisibles les maisons, dessinent à perte de vue les perspectives de futaies, de bouquets de bois et de massifs, que cherchent les jardiniers artistes en traçant les lignes des propriétés princières. Et René de Treillis murmura soudain :

—J'aime cette terre ; j'y ai mes racines.

C'était un Normand pur, haut et large, un peu ventru, de la vieille race des aventuriers qui allaient fonder des royaumes sur le rivage de tous les océans. Il avait environ cinquante ans, dix ans de moins peut-être que le fermier qui nous conduisait. Celui-là était un maigre, un paysan tout en os couverts de peau sans chair, un de ces hommes qui vivent un siècle.

Après deux heures de route par des chemins pierreux, à travers cette plaine verte et toujours pareille, la guimbarde entra dans une de ces cours à pommiers, et elle s'arrêta devant un vieux bâtiment délabré où une vieille servante attendait à côté d'un jeune gars, qui saisit le cheval.

On entra dans la ferme. La cuisine enfumée était haute et vaste. Les cuivres et les faïences brillaient, éclairés par les reflets de l'âtre. Un chat dormait sur une chaise ; un chien dormait sous la table. On sentait, là-dedans, le lait, la pomme, la fumée, et cette odeur innommable de vieilles maisons paysannes, odeur du sol, de murs, des meubles, odeur des vieux habitants, odeur des bêtes et des gens mêlés, des choses et des êtres, odeur du temps, du temps passé.

Je ressortis pour regarder la cour. Elle était très grande, pleine de pommiers antiques, trapus et tortus, et couverts de fruits, qui tombaient dans l'herbe, autour d'eux. Dans cette cour, le parfum normand des pommes était aussi violent que celui des orangers fleuris sur les rivages du Midi.

Quatre lignes de hêtres entouraient cette enceinte. Ils étaient si hauts qu'ils semblaient atteindre les nuages, à cette heure de nuit tombante, et leurs têtes, où passait le vent du soir, s'agitaient et chantaient une plainte interminable et triste.

Je rentrais. Le baron se chauffait les pieds et écoutait son fermier parler des choses du pays. Il racontait les mariages, les naissances, les morts, puis la baisse des grains et les nouvelles du bétail. La Veularde (une vache achetée à Veules) avait fait son veau à la mi-juin. Le cidre n'avait pas été fameux, l'an dernier. Les pom-

mes d'abricot continuaient à disparaître de la contrée.

Puis on dîna. Ce fut un bon dîner, de campagne, simple et abondant, long et tranquille. Et, tout le temps du repas, je remarquai l'espèce particulière d'amicale familiarité qui m'avait frappé, d'abord, entre le baron et le paysan.

Au dehors, les hêtres continuaient à gémir sous les poussées du vent nocturne, et nos deux chiens enfermés dans une étable, pleuraient et hurlaient d'une façon sinistre. Le feu s'éteignit dans la grande cheminée. La servante était partie se coucher. Maître Lebrument dit à son tour :

—Si vous permettez, m'sieu le baron, j'vas m'mettre au lit. J'ai pas coutume d'veiller tard, mé.

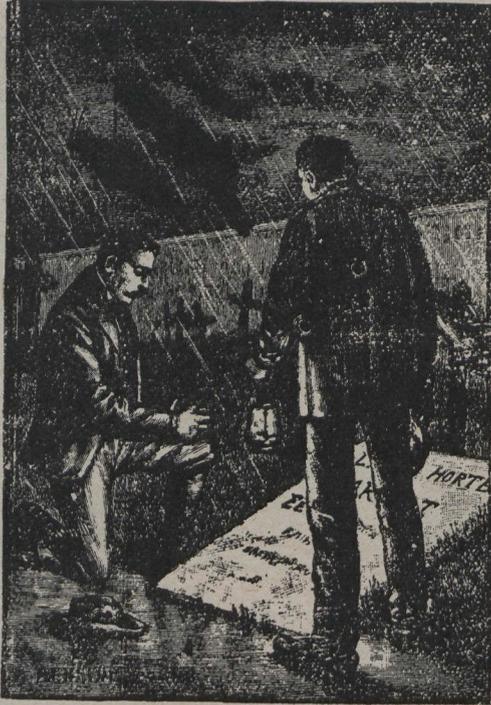
Le baron lui tendit la main et lui dit : "Allez, mon ami," d'un ton si cordial, que je demandai, dès que l'homme eut disparu :

—Il vous est très dévoué, ce fermier ?

—Mieux que cela, mon cher, c'est un drame, un vieux drame tout simple et très triste qui m'attache à lui. Voici d'ailleurs cette histoire...

"Vous savez que mon père fut colonel de cavalerie. Il avait eu comme ordonnance ce garçon, aujourd'hui un vieillard, fils d'un fermier. Puis quand mon père donna sa démission, il reprit comme domestique ce soldat, qui avait environ quarante ans. Moi, j'en avais trente. Nous habitâmes alors en notre château de Valrenne, près de Caudebec-en-Caux.

En ce temps-là, la femme de chambre de ma



Je vis des croix de bois no r

mère était une des plus jolies filles qu'on pût voir, blonde, éveillée, vive, mince, une vraie soubrette, l'ancienne soubrette disparue à présent. Aujourd'hui, ces créatures-là deviennent tout de suite des filles. Paris, au moyen des chemins de fer, les attire, les appelle, les prend dès qu'elles s'épanouissent, ces petites gaillardes, qui restaient jadis de simples servantes. Tout homme qui passe, comme autrefois les sergents recruteurs cherchant des conscrits, les embauche et les débauche, ces fillettes, et nous n'avons plus comme bonnes que le rebut de la race femelle, tout ce qui est épais, vilain, commun, difforme, trop laid pour la galanterie.

Donc, cette fille était charmante, et je l'em brassais quelquefois. Elle était honnête, d'ailleurs ; et moi je respectais la maison de maman, ce que ne font plus guère les polissons d'aujourd'hui.

Or, il arriva que le valet de chambre de papa, l'ancien troupiier, le vieux fermier que vous venez de voir, devint amoureux fou de cette fille, mais amoureux comme on ne l'est pas. D'abord, on s'aperçut qu'il oubliait tout, qu'il ne pensait plus à rien.

Mon père lui répétait sans cesse :

—Voyons, Jean, qu'est-ce que tu as ? Es-tu malade ?

Il répondait :

—Non, m'sieu le baron. J'ai rien.

Il maigrit ; puis il cassa des verres en servant à table et laissa tomber des assiettes. On le pensa atteint d'un mal nerveux et on fit venir le médecin, qui crut remarquer les symptômes d'une affection de la moelle épinière. Alors, mon père, plein de sollicitude pour son serviteur, se décida à l'envoyer dans une maison de santé. L'homme, à cette nouvelle, avoua.

Il choisit un matin, pendant que son maître se rasait, et d'une voix timide :

—M'sieu l'baron...

—Mon garçon.

—C'qui m'faudrait, voyez-vous, c'est point des drogues.

—Ah ! Quoi donc ?

—C'est l'mariage !

Mon père, stupéfait, se retourna :

—Tu dis ? tu dis ?... hein ?

—C'est l'mariage.

—Le mariage ? Tu es donc, tu es donc... amoureux..., animal ?

—C'est ça, m'sieu l'baron.

Et mon père se mit à rire d'une façon si immo-dérée, que ma mère cria à travers le mur :

—Qu'est-ce que tu as donc, Gontran ?

Il répondit :

—Viens ici, Catherine.

Et quand elle fut entrée, il lui raconta, avec des larmes de gaieté plein les yeux, que son imbécile de valet était tout bêtement malade d'amour.

Au lieu de rire, maman fut attendrie.

—Qu'est-ce que tu aimes comme ça, mon garçon ?

Il déclara sans hésiter :

—C'est Louise, madame la baronne.

Et maman reprit avec gravité :

—Nous allons tâcher d'arranger ça pour le mieux.

Louise fut donc appelée et interrogée par ma mère ; et elle répondit qu'elle savait très bien la flamme de Jean, que Jean s'était déclaré plusieurs fois, mais qu'elle ne voulait point de lui. Elle refusa de dire pourquoi.

Et deux mois se passèrent, pendant lesquels papa et maman ne cessèrent de presser cette fille d'épouser Jean. Comme elle jurait n'aimer personne autre, elle ne pouvait apporter aucune raison sérieuse à son refus. Papa, enfin, vainquit sa résistance par un gros cadeau d'argent, et on les établit, comme fermiers, sur la terre où nous sommes aujourd'hui. Ils quittèrent le château et je ne les vis plus pendant trois ans.

Au bout de trois ans, j'appris que Louise était morte de la poitrine. Mais mon père et ma mère moururent à leur tour, et je fus encore deux ans sans me trouver en face de Jean.

Enfin, un automne, vers la fin d'octobre, l'idée me vint d'aller chasser sur cette propriété, gardée avec soin, et que mon fermier m'affirmait être très giboyeuse.

J'arrivai donc, un soir, dans cette maison, un soir de pluie. Je fus stupéfait de trouver l'ancien soldat de mon père avec des cheveux tout blancs, bien qu'il n'eût pas plus de quarante-cinq ou six ans.

Je le fis dîner en face de moi, à cette table où nous sommes. Il pleuvait à verse. On entendait l'eau battre le toit, les murs et les vitres, ruisseler en déluge dans la cour, et mon chien hurlait dans l'étable, comme font les nôtres ce soir.

Tout à coup, après que la servante fut partie se coucher, l'homme murmura :

—M'sieu l'baron...

—Quoi, maître Jean ?

—J'ai d'quoi à vous dire.

—Dites, maître Jean.

—C'est qu'ça... qu'ça m'chiffonne.

—Dites toujours.

—Vous vous rappelez ben Louise, ma femme ?

—Certainement que je me la rappelle.

—Eh ben ! elle m'a chargé d'eune chose pour vous.

—Quelle chose ?

—Eune... eune... comme qui dirait eune confession...

—Ah !... quoi donc ?

—C'est... c'est... j'almerais ben pas vous l'dire tout d'même... mais i faut... i faut... Eh ben... c'est pas d'la poitrine qu'elle est morte... c'est... c'est... d'chagrin... v'là la chose au long, pour finir.

Dès qu'elle fut ici, elle maigrit, elle changea, qu'elle n'était pu r'connaisable au bout de six mois, pu r'connaisable, m'sieu l'baron. C'était

tout comme mé avant d'épouser, seulement que c'était l'opposé, tout l'opposé.

J'fis v'nir l'médecin. Il dit qu'elle avait eune maladie d'foie, eune... eune... apatique. Alors, j'achetai des drogues, des drogues, des drogues pour plus de trois cents francs. Mais elle n'voulait point les prendre, elle ne voulait point ; elle disait :

—Pas la peine, mon pauvre Jean. Ca n'sra rien.

Mé, j'voyais ben qu'y avait du bobo au fond. Et pis que je la trouvai pleurant, eune fois ; je savais pu que faire, non, je savais pu. J'y achetai des bonnets, des robes, des pommades pour les cheveux, des bouques d'oreilles. Rien n'y fit. Et j'compris qu'elle allait mourir.

V'là qu'un soir, fin novembre, un soir de neige, qu'elle avait pas quitté son lit d'la journée, elle me dit d'aller quérir l'euré. J'y allai. Dès qu'il fut venu :

—Jean, qu'elle me dit, j'vas te faire ma confession. Je te la dois. Ecoute, Jean, je t'ai jamais trompé, jamais. Ni avant ni après le mariage, jamais. M'sieu le curé est là pour l'dire, lui qui connaît mon âme. Eh ben ! écoute, Jean, si j'meurs, c'est parce que j'ai pas pu m'consoler d'être plus au château, parce... j'avais trop... trop d'amitié pour m'sieu l'baron René... Trop d'amitié, t'entends, rien que d'amitié. Ca m'tue. Quand je l'ai plus vu, j'ai senti que j'mourrais. Si je l'avais vu, j'aurais existé ; seulement vu, t'entends, seulement vu, rien de plus. J'veux que tu li dises, un jour, plus tard, quand j'serai plus là. Tu li diras. Jure-le... jure-le... Jean... d'avant m'sieu l'curé. Ca m'consolera d'savoir qu'il l'saura un jour, que j'suis morte de ça... v'là... jure-le...

Mé, j'ai promis, m'sieu le baron. Et j'ai tenu ma parole, foi d'honnête homme.

Et il se tut, les yeux dans les miens.

Cristi ! mon cher, vous n'avez pas idée de l'émotion qui m'a saisi en entendant ce pauvre diable, dont j'avais tué la femme sans m'en douter, me le raconter comme ça, par cette nuit de pluie, dans cette cuisine.

Je balbutiais :

—Mon pauvre Jean ! mon pauvre Jean !

—Il murmura :

—V'là la chose, m'sieu le baron. J'y pouvons rien, ni d'un ni l'autre... C'est fait...

Je lui pris les mains à travers la table, et je me mis à pleurer.

Il demanda :

—Voulez-vous v'nir à la tombe ?

Je fis : "Oui" de la tête, ne pouvant plus parler.

Il se leva, alluma une lanterne, et nous voici partis à travers la pluie, dont notre lumière, éclairait brusquement les gouttes obliques, rapides comme des flèches.

Il ouvrit une porte, et je vis des croix de bois noir.

Il dit soudain :

—C'est là, devant une plaque de marbre, et posa dessus sa lanterne, afin que je puisse lire l'inscription :

A LOUISE-HORTENSE MARINET
Femme de Jean-François Lebrument
cultivateur

Elle fut fidèle épouse. Que Dieu ait son âme.

Nous étions à genoux dans la boue, lui et moi, avec la lanterne entre nous, et je regardais la pluie frapper le marbre blanc, rebondir en poussière d'eau, puis s'écouler par les quatre bords de la pierre impénétrable et froide. Et je pensais au coeur de celle qui était morte... Oh ! pauvre coeur !... pauvre coeur !...

Depuis lors, je reviens ici tous les ans. Et je ne sais pourquoi, je me sens troublé comme un coupable, devant cet homme, qui a toujours l'air de me pardonner.

GUY DE MAUPASSANT.

L'ÉCHO DE TIHANY (Légende Magyare)

Quand le promeneur est arrivé au sommet du promontoire de Tihany, le spectacle enchanteur que lui offre le lac Balaton, aux rives si pittoresques, l'enthousiasme et lui arrache un cri d'admiration. Des voix nombreuses répondent à la sienne, et il semble qu'une foule partage son



BEAUX ARTS : L'attente

visserment ; il n'en est rien, le promeneur est bien seul au sommet de la petite colline. Il répète son exclamation, les mêmes voix lui répondent, et si les vers de l'immortel chantre du lac Balaton reviennent à sa mémoire et qu'il les récite à haute voix, d'autres voix les répètent fidèlement après lui. Le promeneur comprend alors qu'il s'agit d'un simple écho et que la nature seule a répété ses paroles.

Ce merveilleux écho est fort ancien ; la légende magyare en explique ainsi l'origine :

Autrefois, une jeune bergère gardait, sur les coteaux de Tihany, un troupeau de chèvres à la longue toison d'or. Quand la bergère, suivant ses chèvres capricieuses, se trouvait au bord du lac Balaton, elle se penchait sur l'eau transparente, et le miroir primitif, mais fidèle, lui renvoyait son image. La petite pastoure voyait que ses yeux brillaient comme les étoiles la nuit dans le ciel sombre, que son teint était aussi rose et blanc que les fleurs de l'églantier, et que ses lèvres étaient rouges comme une belle cerise mûre. Mais de ces lèvres à l'arc si bien dessiné aucun son ne s'échappait : la bergère était muette.

Un jour, Balaton, le roi des ondes, le beau vieillard à la longue barbe blanche descendant jusqu'aux genoux, vint trouver la belle bergère et lui dit :

—Donne-moi du lait de tes chèvres pour mon fils qui est malade, et, s'il guérit, je te ferai don de la parole.

La bergère accéda au désir exprimé par le roi ; le jeune prince guérit, et la belle jeune fille recouvra la parole.

L'orgueil s'empara de la bergère : sa voix la ravissait, elle écoutait avec joie les sons qui sortaient de ses lèvres ; mais elle voulait être seule à en jouir, et personne n'entendait la voix douce que le roi Balaton lui avait donnée. Pas une pensée de reconnaissance ne jaillit de son coeur pour son bienfaiteur, pas une parole de gratitude ne franchit ses lèvres pour remercier Dieu du miracle qu'il venait d'accomplir en sa faveur. Les tendres expressions de joie et de tendresse que son père et sa mère, ses frères et ses soeurs lui prodiguaient, restèrent sans réponse. La plainte du pauvre n'obtint pas une parole de consolation, et quand l'amour vint murmurer à son

oreille des paroles enflammées, son coeur resta de pierre, ses lèvres ne s'entr'ouvrirent pas, et cet orgueilleux mutisme causa plus d'un désespoir.

Le fils du roi des ondes, qui était devenu amoureux de la belle bergère, ne fut pas mieux accueilli ; il mourut de chagrin. La douleur de son père fut grande ; mais sa colère fut plus grande encore, et ses conséquences furent désastreuses. Le vieillard demanda aux puissances de la nature qui l'entouraient de le venger.

De la montagne des flammes surgirent, effrayant les belles chèvres à la toison d'or. Pour fuir le feu, elles errèrent de tous côtés et finirent par se précipiter dans le lac Balaton ; depuis lors, cette partie du lac porte le nom de Cornes de chèvres.

La belle bergère aussi fut obligée de fuir ; elle se réfugia dans une des anfractuosités des rochers qui bordent le lac.

Nul n'a jamais découvert sa retraite, mais tous entendent sa voix ; car, en punition de son mutisme volontaire, elle est condamnée à répondre à tous ceux qui lui parlent. Celle qui ne voulait pas adresser la parole à Dieu répond aujourd'hui, un nombre infini de fois, au riche comme au pauvre, au savant qui voudrait connaître son histoire comme au moqueur qui rit de sa disgrâce.

E. HORN.

A la morgue :

—Le particulier que vous cherchez a-t-il un signe distinctif ?

—Oui, monsieur, il est sourd et muet.

* * *

A la correctionnelle.

Côté des témoins.

Le premier introduit s'approche de la barre d'un pas solennel, prend une pose pleine de dignité, une main sur le coeur, l'autre, dégingantée, montre le ciel, les yeux fixés sur le Christ.

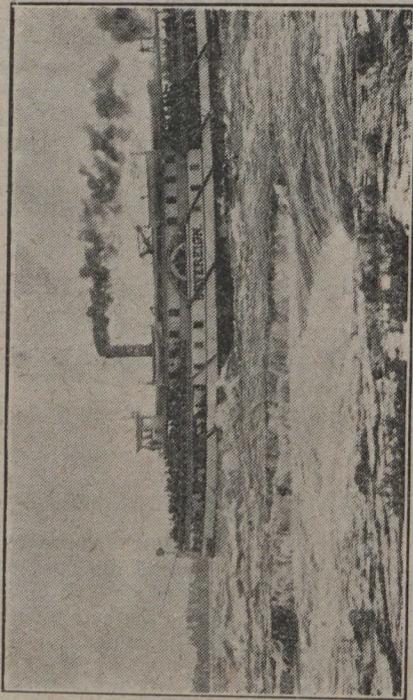
—Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Le président. — Que savez-vous ?

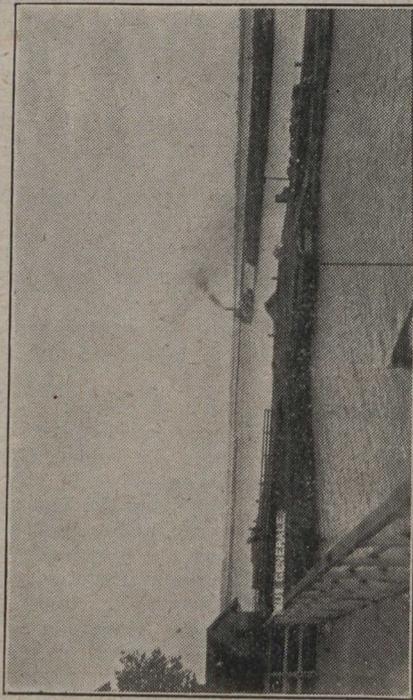
—Le témoin. — Rien.

QUELQUES VUES DE LACHINE, près Montréal

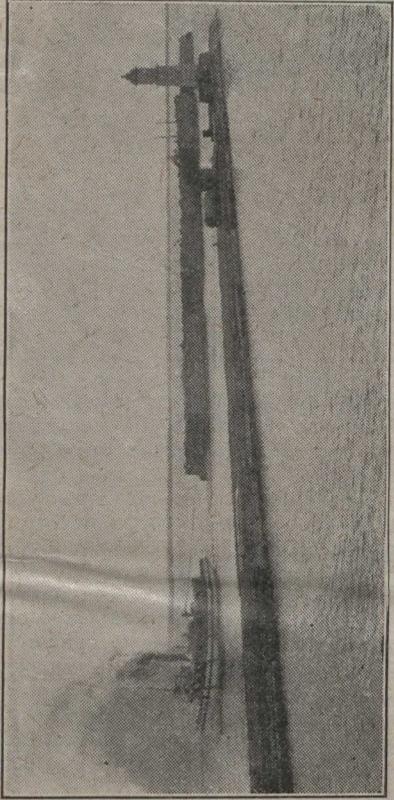
1



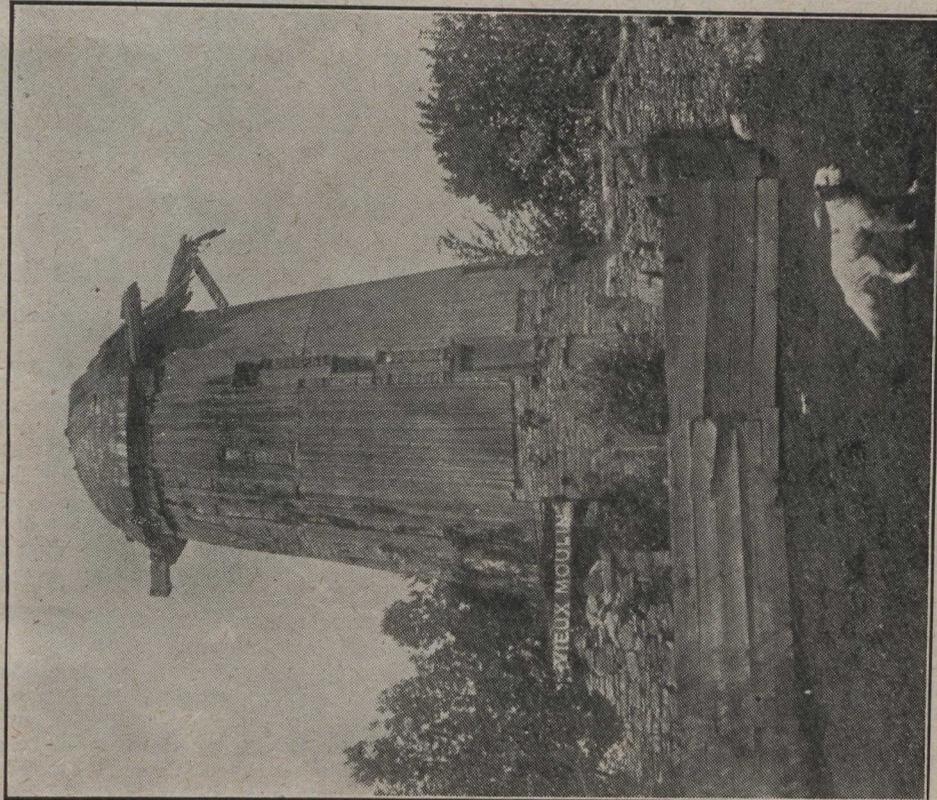
4



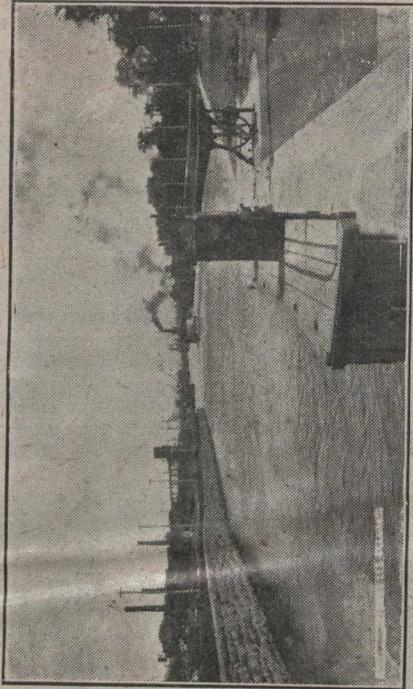
2



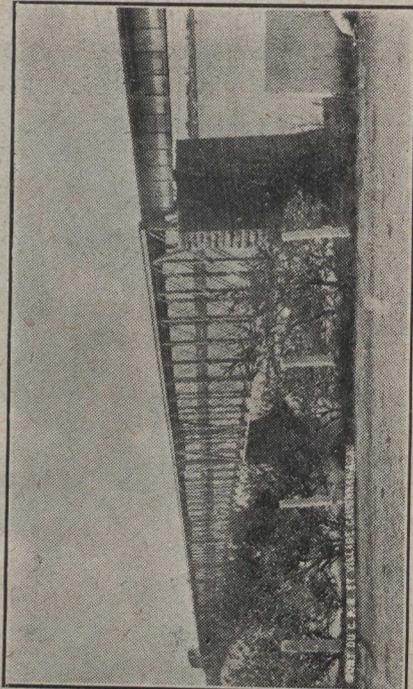
5



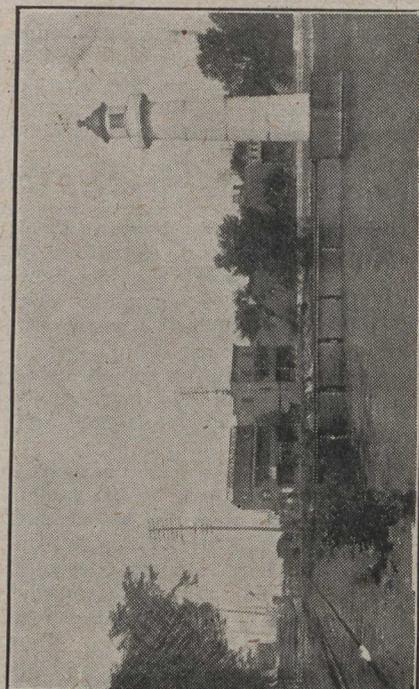
3



6



8



1. Steamboat franchissant les rapides. — 2. Le canal. — 3. Le quai. — 4. Vue générale des quais. — 5. Vieux moulin historique. — 6. Le pont du C. P. R. — 7. Le couvent des Dames de Sainte-Anne. — 8. Le phare. — (Photos de J. A. Dumas, coin des rues Vitré et Saint-Laurent).



LES TRAVAUX DE JADIS.—Une Canadienne tissant sur un vieux métier. Gravure d'après l'original de M. Edmond J. Massicotte

LE FLAIR DE CHARLIE ANDERSON

Tous ceux qui sont allés en Alaska ou au Klondyke ont connu Charlie Anderson, surnommé "Lucky-Kid", l'Heureux Marmot, et je réclame ici leur témoignage pour rassurer les lecteurs sur la véracité absolue de mon récit; en même temps, on verra qu'il existe parfois des mortels à qui Fortune a distribué le don de pressentir les trésors.

Je n'ai pas connu personnellement ce mineur "fantaisiste", dont le travail consistait précisément à ne vouloir jamais fouiller une mine (ce qui ne l'empêcha pas de faire fortune), mais je fus mis au courant de sa vie entière par un mien ami, parti là-bas, au Klondyke, refaire son patrimoine; j'ajouterais même qu'il ne le reconstitua pas le moins du monde, mais qu'en revanche il acheva de ruiner ce qui lui restait de santé. Tout le monde n'est pas bâti pour aller affronter les climats arctiques, et mon ami, moins que quiconque.

En tout cas, voici ce qu'il m'apprit sur l'"Heureux Marmot", et que m'ont confirmé plusieurs explorateurs qui sont allés dans le bassin du Yukon taquiner les Oréades glaciaires visitées par Loïcq de Lobel, de Lamarre, et tant d'autres.

Donc, Charlie Anderson, qui mourait à peu près de faim à Chicago, résolut à 17 ans d'aller, comme les autres, tenter la fortune des claims; il avait bon pied, bon oeil, mais aussi une sainte horreur pour tout ce qui pouvait ressembler, même de très loin, à du travail.

Et cependant, c'est en travaillant, en se rendant utile aux uns et aux autres, qu'il put gagner les terrains aurifères, vivres et moyens de transport compris.

Mais, une fois sur l'El-Dorado polaire, il refusa nettement de travailler et déclara aux autres diggers qu'il voulait explorer le pays: avec cette différence que la vocation que Charlie Anderson venait de sentir tressaillir subitement en lui était plutôt celle du prospecteur.

Or, le "prospecteur" doit être quelque peu géologue, et notre héros n'avait jamais entendu parler de cette science, ce qui rend presque merveilleux l'art avec lequel il découvrit les mines d'or. Pour ce faire, Charlie se munit d'un outil bizarre qui était à la fois une lance et une pelle, tout en étant ni l'un ni l'autre, et se mit à faire des moulinets, tout en buvant fréquemment à sa gourde de whisky, tandis que les autres mineurs s'évertuaient à fouiller le sol aurifère pour lui faire rendre gorge.

Quelques jours après, il disparaissait, toujours armé de sa lance-pelle, et déjà, les diggers, ne le voyant pas revenir, le croyaient mort, quand un matin, Charlie Anderson reparut parmi eux, armé de sa lance et traînant péniblement un gros sac.

Tout le "diggin" entoura l'"heureux marmot" qui geignait et maudissait Dieu d'avoir traîné un sac aussi lourd.

Quelques mineurs demandèrent à voir le contenu du sac, et le trouvèrent rempli de sables aurifères et de quelques fragments de quartz.

— Et puis, vous savez, mes boys, fit le revenant, cependant que les mineurs ouvraient des yeux d'envie sur le contenu du sac... j'en ai assez de traîner ces cailloux-là.

Un mineur, flairant une bonne affaire, offrit séance tenante 100 dollars et un grog bouillant à Charlie s'il voulait lui abandonner le contenu de son sac; et Charlie, qui avait soif, et Charlie, qui n'avait pas un sou vaillant, et Charlie, qui n'aimait pas travailler, et — comme le Jeannot "aux

heureuses chances" de Voltaire — qui ne voulait plus "traîner ces cailloux-là", Charlie accepta le troc avec enthousiasme.

Huit jours après, notre héros, n'ayant plus un "farthing", tenta d'emprunter à l'un des mineurs de quoi boire un dé de "tarentule", et tomba sur un digger qui lui dit à brûle-pourpoint:

— Ecoutez, "Lucky-Kid", je vous assiste si vous voulez me confier dans quel coin vous avez rempli votre sac... Acceptez-vous?

Et Lucky-Kid de répondre joyeusement:

— Ami, vous êtes un homme comme je les aime... Mon sac m'a rapporté 100 dollars, donnez-m'en autant et je vous confie le lieu de mon trésor, dont je vous cède tous les droits... Moi, je n'aime pas travailler!...

L'affaire fut conclue entre deux whiskys, au grand contentement de Charlie, et le placer — aujourd'hui "El-Dorado" — rapportait 400,000 dollars à l'heureux acquéreur, qui paya un grog de consolation au naïf Anderson.

Cependant, en lui-même, Anderson reconnut qu'entre les 100 dollars qu'il avait vendu son claim et les 400,000 qu'il avait été acheté, il y avait une certaine différence, et il se promit "in petto" qu'à l'avenir il serait un peu plus ferme.

Il avait toujours sa lance-pelle, son fétiche, et il ne désespéra pas de l'avenir; sa confiance fut récompensée.

Un mois après ce magnifique marché, l'"Heu-

de la fortune. En voici une preuve, devenue classique aujourd'hui au Klondyke.

Charlie Anderson aimait à boire, comme tous les désœuvrés, et surtout comme tous les irréguliers qui vont tenter le sort dans les pays impossibles.

Aimant à boire, il laissait souventes fois la raison au fond des verres, et certain soir qu'il avait bu comme le Manacérés, ou qui mieux est, comme un Yankee, de bons amis eurent l'idée de lui monter un formidable "humbug", et profitèrent de son ivresse pour lui vendre 4,000 dollars un claim qui, selon eux, ne valait pas la moitié d'un "cent".

Charlie Anderson lâcha son argent, très fier, lui, l'ancien boy d'hôtel, de jouer au capitaliste.

Le lendemain, dégrisé, Charlie se trouva possesseur d'un titre de propriété qu'il ignorait, et d'une propriété qui passait pour n'avoir aucune valeur. Il courut supplier ses vendeurs d'annuler le marché, mais ceux-ci faisant jouer la batterie de leurs revolvers, firent comprendre à "Lucky-Kid" qu'il était très mal éduqué de revenir sur une parole donnée et sur un marché conclu.

Désespéré, notre héros prit sa "lance" donna une "tournée" au sol ingrat dont il était le propriétaire forcé.

O joie! sous les coups répétés, la roche s'émiette et les pépites brillent comme au commande-

ment. Charlie continue son manège et l'heureuse manne se renouvelle.

Ce ne fut qu'une stupeur dans le pays, et trois semaines après ce coup de Jarnac où Charlie avait cru perdre ses 4,000 dollars, des capitalistes lui rachetaient son claim 1,000,000 de dollars comptant.

Ce fut sa dernière aventure.

Je n'ai pu savoir, par exemple, ce qu'était devenue la bienfaitante "lance-pelle" qui avait toujours conduit Charlie sur le chemin de la fortune, et même de la gloire.

L. MAC-VELTON.



Un matin, Charlie Anderson reparut parmi les mineurs, traînant péniblement un gros sac

reux Marmot" se mit en route et rencontra un vaste champ de neige, sur lequel il campa, fidèle à ses principes de "farniente" outrancié.

Un petit ruisseau — gelé — serpentait à travers le tapis blanc, et comme il s'y désaltérait le lendemain, à son réveil, Charlie enfonce machinalement sa lance enchantée... et quelque chose lui dit que c'était un terrain aurifère.

Son flair ne l'avait pas trompé.

Charlie mit quelques échantillons de quartz dans sa poche — il ne voulait plus traîner de sac — et revint au diggin, où il fut entouré comme la première fois.

Il ne voulut traiter qu'avec le plus offrant, et vendit son claim 1,600 livres, soit 8,000 dollars; c'était "Bear-Creek", qui vaut aujourd'hui plus de 5 millions.

Mais Charlie était dispensé de travailler pour un certain temps.

Quand son escarcelle fut de nouveau vide à siccité, il repartit tenter la fortune, mais cette fois, la moitié du "diggin" le suivit, persuadé que l'Heureux Marmot "sentait" l'or comme les mules sentent la source lointaine.

Charlie Anderson n'avait peut-être pas le "flair de l'or", comme le disaient volontiers les "diggers". Mais il était certainement un gâté

Notre homme a imaginé, en effet, un fouet métallique muni d'un manche isolateur, et qu'il relie par un mince fil de cuivre à l'un des pôles d'une forte batterie électrique. Il a, de plus, fait construire une cage tout en fer dont le plancher est mis en communication avec l'autre pôle de la batterie. De la sorte, si le lion ou le tigre qu'il dresse se montre rebelle, il lui suffit de le toucher légèrement du bout de son fouet pour que, le courant s'établissant, l'animal reçoive aussitôt une secousse aussi imprévue que salutaire. Le dompteur peut, à son gré, augmenter ou diminuer la violence du choc, arrêter le fluide au besoin en pressant plus ou moins sur un bouton régulateur placé dans le manche du fouet.

M. Waldeman Otto vient de trouver là une application de l'électricité à laquelle ni Bidet, ni Pezon, ses rivaux, n'avaient jamais songé. Grâce à lui, un enfant pourra aujourd'hui entrer — nouveau Daniel — dans la cage des fauves les plus affamés et les dompter sans peine. Au premier coup de fouet, le grand lion du Sahara viendrait s'étendre à ses pieds, humble et soumis, plus docile que l'agneau qu'il dévorait jadis.

Il y a sous les armes une grande dignité de vie. — ANATOLE FRANCE.

APPLICATION DE L'ÉLECTRICITÉ

M. Waldeman Otto, directeur du journal allemand "L'Artiste", prétend avoir trouvé une méthode infaillible pour dompter les bêtes féroces; il vient même de la faire breveter.

ÇA ET LÀ

CALCUL D'ARTISTE

Les artistes, on s'est tué à le dire, ne s'habillent pas comme tout le monde, ne pensent pas comme tout le monde, ne voient pas comme tout le monde. Ce sont des gens bizarres, en somme, qui ne font rien comme les autres.

Peut-être l'appréciation est-elle exagérée. En tous cas, d'ordinaire, oui, les artistes ne comptent ni comme les bourgeois, ni comme les banquiers, ni comme les commerçants.

Un exemple :

Corot était co-proprétaire avec sa soeur d'une maison située faubourg Poissonnière, à Paris. Certain jour, arrive chez lui un de ses locataires, un tailleur : il n'avait pas d'argent pour son terme.

—Que voulez-vous que je fasse pour vous ? dit Corot. Je ne peux pas intercéder auprès de ma soeur, cela ne servirait à rien, je suis si mal vu de ma famille !

Oui, le grand homme passait aux yeux des siens pour "celui qui n'a pas réussi".

—Tenez, ajouta le père Corot, voici l'argent, quatre cents francs. Mais surtout, n'en dites rien ; je me ferais agonir de sottises.

Le tailleur, toujours besogneux et non moins indiscret, prit l'habitude de revenir chaque avant-veille du terme apitoyer l'artiste, qui s'y laissait toucher.

Et il avait ce mot délicieux :

—J'ai l'air d'être très généreux, mais en somme j'y gagne, puisque sur ces quatre cents francs il m'en revient la moitié.

Vous voyez bien qu'ils ne comptent pas comme tout le monde, les artistes ; vous voyez bien aussi qu'on a grand tort d'hésiter à loger les "rapins" ? Eux ne pas payer leur propriétaire ? Allons donc !

LA FAUVETTE COUTURIERE

Qui se douterait que le talent de nos plus adroites couturières se trouve égalé par un oiseau ?

Et cependant, le fait existe dans l'Hindoustan. Comme la plupart des oiseaux qui sont charpentiers, maçons, vanniers ou mineurs, c'est pour la confection de son nid qu'une jolie fauvette devient couturière. Son bec, long et pointu, lui tient lieu d'aiguille. Quant au fil, elle le fabrique elle-même en recueillant sur les buissons d'alentour, du coton qu'elle étire entre son bec et ses pattes, et qu'elle roule patiemment, comme le ferait le plus habile cordier.

Le tissu qu'elle emploie est des plus fragiles et le moindre coup de bec maladroit suffirait à déchirer le fin réseau, anéantissant de la sorte l'espoir de la couvée. Ce sont des feuilles fixées encore à leur tige qu'elle coud ainsi. Elle les choisit, les rapproche et se met à l'ouvrage, formant une sorte d'étui dans lequel elle apportera du coton, du duvet, bâtissant un nid aérien chaud, caché, mais bien fragile.

Il est vrai que le poids de l'oiseau tailleur et de sa petite famille n'est pas bien considérable. —La fauvette couturière est grosse comme un oiseau-mouche du Brésil et en possède les jolies



sit, les rapproche et se met à l'ouvrage, formant une sorte d'étui dans lequel elle apportera du coton, du duvet, bâtissant un nid aérien chaud, caché, mais bien fragile.

Il est vrai que le poids de l'oiseau tailleur et de sa petite famille n'est pas bien considérable. —La fauvette couturière est grosse comme un oiseau-mouche du Brésil et en possède les jolies

couleurs. La femelle est brune, mais le mâle est revêtu d'un magnifique plumage ayant les reflets de l'émeraude, du rubis et de la topaze.

Nous ne pouvons malheureusement importer ces jolis oiseaux dans nos contrées. Avec notre pâle soleil et notre flore indigente, nous ne sommes pas en état de leur offrir l'hospitalité.

LE CLUB DES CHEVEUX ROUGES

"Quand on a tort, il faut persister dans son tort, et on finit par avoir raison", a dit Napoléon. Un certain nombre d'Américaines, douées de cette teinte que nos pères qualifiaient de "blond hardi", ont résolu d'appliquer cette parole à leur situation... esthétique, et de glorifier par tous les moyens possibles, les cheveux cuivrés, de façon à les mettre à la mode, nonobstant leur défaveur actuelle en Amérique. Dans ce but elles ont, à Washington, constitués un club : le "Red Headed Club".

Quinze cents femmes font partie de cette société de défense de la propriété et des droits artistiques naturels de ses membres. Elles auront, paraît-il, fort à faire pour vaincre le peu de goût du public pour les cheveux roux. Elles sont prêtes, en tous cas, à faire triompher leur couleur coûte que coûte.

LE SABOT ASTURIEN

En Espagne, les paysans de la province des Asturies portent aux pieds, lorsqu'il fait mauvais temps, des sabots de forme toute particu-



lière. Ces sabots, appelés "madrénas", sont en bois, de forme allongée avec la pointe quelque peu relevée. Jusqu'ici, rien de particulier, mais ce qui constitue l'originalité de ces sabots, c'est leur grande surélévation au-dessus du sol. Cette surélévation est obtenue à l'aide d'un talon élevé à l'arrière et de deux autres talons de même hauteur placés à l'avant du sabot, de façon à former un triangle isocèle avec le talon d'arrière. Cette ingénieuse disposition fait que le sabot ne touche le sol que par trois points. Les pieds ne risquent pas alors de prendre beaucoup d'humidité ; il est même possible de traverser des flaques d'eau peu profondes sans se mouiller. Les trois pointes du sabot font alors office de petites échasses, comme l'on voit.

Les trois points d'appui du sabot étant disposés en triangle, l'équilibre est stable, ou à peu près... Il est nécessaire d'avoir la précaution de marcher toujours bien d'aplomb, de ne pas se pencher plus en avant qu'en arrière et inversement, car sans cela les chutes pourraient se produire dans un sens ou dans l'autre, suivant la faute commise. Il y a donc là une petite habitude à prendre. Les Espagnols, eux, l'ont, cette habitude ; avec leurs sabots aux pieds, ils marchent et courent avec agilité et adresse. Les femmes surtout sont curieuses à voir, car, tout en marchant avec leurs "madrénas", elles portent sur la tête de lourds et volumineux fardeaux, et cela sans y mettre les mains, une simple torsade d'étoffe "rodillo" sur la tête suffit, mais n'ayez crainte, elles ne feront pas un faux pas, même par les plus mauvais chemins.

HOROSCOPE

Octobre. — Ceux qui naissent dans ce mois sont d'un caractère inconstant, colérique et prompt, d'une probité à toute épreuve, ne s'écartant jamais des bornes prescrites et ayant des passions modérées. Dans l'enfance, ils brillent par une grande précocité qui étonne le monde et charme leurs parents. Les années périlleuses seront, 14, 46, 61, 70 et 80.

MODESTIE

L'autre jour, M. Edmond Rostand travaillait un septième acte de sa nouvelle tragédie en bouts rimés, quand son valet de chambre lui annonça M. Barnum "junior", représentant d'une grande Compagnie d'assurance américaine, la plus puissante du monde, etc.



—Oh ! oh ! c'est un agent d'assurance ! s'écrie M. Edmond Rostand ; et il ajoute, en troussant sa moustache : Faites entrer !

Insinuant, beau parleur, M. Barnum junior expose les avantages offerts par sa Compagnie, et la nécessité où se trouve M. Edmond Rostand de souscrire une forte assurance sur sa précieuse vie.

Mais alors, le poète, d'un ton d'impertinence, à la Cyrano :

—Pardonnez-moi, vous vous trompez d'adresse, me semble-t-il : ne suis-je donc pas immortel ?

DANSES D'AUJOURD'HUI ET D'HIER

On a reproché à notre époque de n'avoir pas, dans le domaine de la mode et de l'élégance, créé grand'chose. Elle l'a tout au moins essayé, et en ce qui concerne la danse, jamais nous ne vîmes dans nos salons une importation si variée de genres venant de l'antiquité, de la province — ou de l'Afrique. Cake-walk, Washington-post, bourrée, danse du voile, etc.

Il y eut pourtant dans notre histoire moderne une période où, en matière de danses mondaines, l'originalité et l'excentricité dépassèrent tout ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui, ce fut celle qui suivit la Terreur. Sans doute, la détente qui naquit alors, après ces jours pleins d'épouvante, mit un grain de folie joyeuse dans les esprits.

On dansa "la danse des victimes". On n'y pouvait prendre part que si l'on avait eu un parent guillotiné. Les femmes se drapaient d'un châle rouge pour rappeler la chemise rouge de Charlotte Corday, et il fallait, pour être admis à la danse, que l'on portât les cheveux à la victime, c'est-à-dire coupés à fleur du col, comme les condamnés à mort dont on a fait la toilette. Les femmes portaient, en pendants d'oreilles, des guillemettes et des couperets.

Décidément, plutôt que de s'adonner à ces macabres plaisanteries en action et à ces sombres allusions, il vaut mieux tout bonnement imiter des nègres.

COIFFURES INDISCRETES

Ce sont celles des Japonaises, car elles diffèrent selon que le petit visage qu'elles surmontent appartient à une jeune fille à marier ou à une jeune fille qui ne veut point se marier, ou à une veuve consolable ou à une veuve inconsolable.

Une jeune fille qui tient à ce que les hommes qui la trouvent jolie sachent qu'elle cherche un mari, se coiffe très haut sur le devant de la tête ; elle tresse ses cheveux en forme d'éventail ou de papillon et les orne de cordelettes d'argent ou de petites boules colorées.

Une veuve ne désirant point tenter à nouveau l'expérience conjugale coupe ses cheveux courts, les peigne en arrière, ne les pare d'aucune espèce d'ornement. Si elle désire un second mari, elle tord ses cheveux autour d'une épingle en écaille placée horizontalement derrière la tête.

Jusqu'ici, cette sorte de bavardage des coiffures n'a rien qui puisse désobliger celles qui emploient ce langage muet pour indiquer leur situation sociale et leurs aspirations. Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'usage qui veut que chez les Japonaises la manière de se coiffer indique aussi l'âge. On juge qu'une aussi barbare, affligeante, abominable coutume, subisse quelques accrocs, la Japonaise suivant les traditions de son sexe avant de subir celles de son pays.

AISE A TROUVER

Si vous ressentez les atteintes de la gorge, si vous n'avez pas de BAUME RHUMAL, allez vite en chercher chez le pharmacien.

PETITS ECHOS

PARURES EN PLUME

Nous verrons, cet automne, beaucoup de parures, étoiles, écharpes et autres et de chapeaux en plumes de fantaisie. Voici, par exemple, un chapeau amazone dont la forme est très jolie. Le chapeau est entièrement fait dessus et dessous en petites plumes de faisan. Un corps entier de faisan de la Chine est posé sur le chapeau qui se porte très en avant. Une longue écharpe en plumes de faisan nuancées accompagne ce chapeau, remplaçant les écharpes de plumes et de marabouts difficiles à porter en automne. Ce genre de crava-

tes ou étoiles de plumes est appelé à une grande vogue, en attendant la fourrure.

LES CEINTURES

Le dernier caprice pour les ceintures est celle qui est ornée de perles, iridescentes et lorsque ces dernières sont bien disposées elles produisent un effet merveilleux. La ceinture à perles blanches avec des bouts à franges est très élégante portée avec une robe blanche toute simple, tandis que les perles noires disposées en un dessin à galon, avec des bouts à glands peuvent être portées avec n'importe quelle robe qui exige une ceinture. Quelques-uns de ces accessoires sont faits en large ruban de satin avec de longs bouts droits tom-

bant jusqu'au bas de la robe. Une belle boucle en acier taillé, or bruni ou métal à fusil ajoute du "chic" à la ceinture. Du ruban de velours noir est très employé pour les ceintures et les écharpes et lorsqu'une boucle en acier taillé est placée dans le dos avec une plus petite sur le devant, l'effet obtenu est riche et élégant.

LES JUPES

Comme toilette de demi-saison, nous verrons pour changer "des robes de drap" avec des nuances claires et franches où la broderie à jours sera très employée. Nous verrons aussi des ornements soutachés et la passementerie jouera encore un rôle considérable. On nous affirme que les façons très com-

pliquées disparaîtront pour les jupes et que les fronces, les plis, l'ampleur de l'étoffe prenant du haut, remplaceront le mouvement en forme.

Nous avons déjà vu les jupes s'évaser largement du bas. Le bouffant du haut sera-t-il admis définitivement? C'est encore un point qui reste obscur. On étudie la question en haut lieu. Le caprice féminin rectifiera-t-il les essais commencés? C'est encore un mystère impénétrable.

TOILETTES DE SOIRÉE

Pour les toilettes de soirée, on revient avec une sorte de rage, aux robes plissées accordéon. Les voiles et les crêpes de Lyon se prêtent admirablement



1. Paletot-sac plissé à plis ronds, recouvert d'un bolero. Grand col formant revers. Manches blouse plissées terminées par un poignet. — 2. Robe d'automne en drap noisette, garnie de bandes piquées de même étoffe. Manche d'une seule pièce. Col de lingerie. — 3. Autre robe en drap bleu-Amiral, garnie de plis piqués et de "straps." — 4. Costume de deuil en drap noir, garni de biais de crêpe.

à cette jolie façon, que nous ne saurions trop recommander. Souvent, les plis sont montés d'un empiècement de jupe, rappelé par un empiècement au corsage. Les empiècements de jupe se prolongent parfois par une pièce descendant jusqu'au bas de la jupe devant, le tout coupé d'un seul morceau. Sur ce devant, très étroit, on dispose de légères passementeries ou des motifs de dentelle ou de broderie.

NOUVELLES JARRETIÈRES

La femme élégante est toujours à l'affût des nouveautés et des améliorations que la mode fait subir aux accessoires féminins.

Très nouvelle et très coquette une

jarrettière aperçue à l'étalage d'un de nos grands magasins. Cette nouveauté est nouée au lieu d'être passée au-dessus du pied comme les anciens modèles et les femmes qui ont éprouvé des ennuis par l'emploi de la jarrettière toute ronde n'auront qu'à se louer de ce nouveau genre.

En coupant l'élastique assez longue pour qu'elle encercle partiellement la jambe, et en la continuant avec un ruban se fermant par un joli noeud, vous enlevez cette sensation d'extrême compression si désagréable, et la jarrettière soutiendra le bas d'une manière tout aussi efficace.

De l'élastique uni ou de fantaisie en blanc, en noir ou en n'importe quelle

autre couleur préférée peut être choisie. Le ruban qui est en satin, en taffetas, en louisine ou en gros grain doit s'harmoniser avec la teinte de l'élastique.

LAURENTIENNE.

RECETTES DE CUISINE

CUISSON DES PRUNES.—Pour prêter plus de saveur à des prunes étuvées, ajoutez-y trois cuillerées de vinaigre par livre de prunes.

FRITURE PARFAITE.—La meilleure est assurément celle qu'on obtient avec la graisse du pot-au-feu passée au tamis

et la graisse de rognon de boeuf naché, que l'on clarifiera en la faisant fondre avec un demi-verre d'eau. Ce mélange donne un "croustillant" délicieux aux aliments et particulièrement aux poissons.

BOUILLON FAIT EN UNE HEURE.

— Mettez dans une casserole une livre de boeuf, une carotte et un oignon finement coupés, un petit morceau de lard gras haché et une demi-pinte d'eau froide. Laissez cuire à l'étouffée pendant quinze minutes, ajoutez alors une chopine d'eau bouillante. Laissez bouillir pendant trois quarts d'heure. Assaisonnez de sel, de poivre, et d'un peu de céleri. Servez très chaud.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

QUESTION ANECDOTIQUE

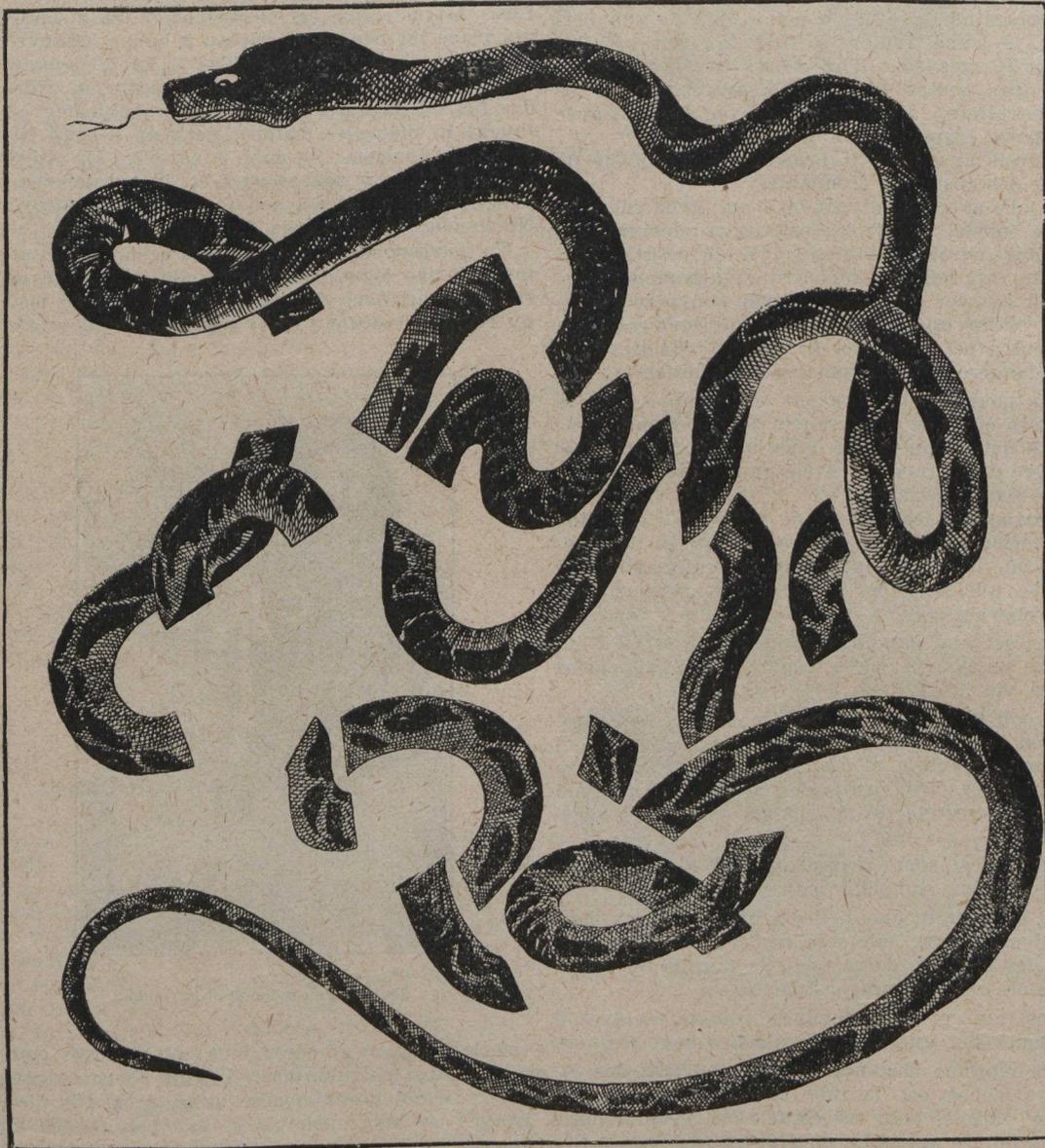
Au Moyen-Age, l'ambassadeur franc à Constantinople, fut invité à dîner par l'empereur grec qui le plaça au milieu des grands de sa cour. — Or, l'étiquette byzantine défendait sous peine de mort aux convives de la table impériale de tourner la part qui leur était servie dans leur assiette, usage ignoré de l'ambassadeur, qui retourna la sienne. Aussitôt, tous les courtisans se levèrent et, par un tolle général, demandèrent l'application de la loi. L'empereur, désolé de ce fâcheux incident, dit alors au délinquant : "Je ne puis te soustraire à la mort, mais avant de mourir, demande-moi ce que tu voudras, et, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je jure de te l'accorder."

Comment l'ambassadeur profita-il de cette promesse pour sauver sa tête ?

LOGOGRIPE

Je suis, ami lecteur, à l'artisan utile.
 Mon usage est connu, mon emploi très facile.
 En comptant les moments je règle ton destin,
 Et le temps qui s'enfuit, un horloge à la main.
 Je fus connu des dieux : mais c'est un faible titre,
 Et l'homme de mon sort est devenu l'arbitre :
 De mes soins généreux le cruel peu flatté,
 Tristement à sa porte il me laisse enchaîné.
 Combine mes sept pieds, et tu verras sans peine
 Cet amis étendu de la liquide plaine ;
 Deux notes de musique ; un chétif animal ;
 De la nature enfin le superbe rival.

CASSE-TÊTE



Le serpent, que vous voyez dessiné ici, a été coupé en morceaux si nombreux et si menus, qu'il doit vous paraître bien difficile et bien long de les recoller tous pour en refaire un serpent entier. L'opération est cependant bien plus simple que vous ne pensez ; sachez seulement qu'il vous suffira de pratiquer dans le milieu du dessin, sans même que les côtés du cadre soient atteints par les ciseaux ; de pratiquer, disons-nous, un seul découpage, suivant un certain contour fermé. On enlèvera, de la sorte, la partie centrale de ce dessin. En plaçant cette partie enlevée dans une position différente, on peut arriver à recoller entre eux, d'un seul coup, tous ces tronçons éparpillés, et à reconstituer le serpent.

QUESTION POETIQUE

De qui le quatrain que voici ?

Ami commode, ami nouveau,
 Qui, contrairement à l'usage,
 Te montres par les jours d'orage,
 Et te caches quand il fait beau...

CHARADE

Ami, sans mon Premier tu serais comme un roc...
 C'est lui qui fait courir la vie en tout ton être.—
 Mon Second écrivit Atar Gull, Plick et Plock,
 Et bien d'autres romans tracés de main de maître. —
 Mon Tout t'évitera, par son dard bienfaisant,
 Un bon coup de lancette, en un danger pressant.

JEU INNOCENTS

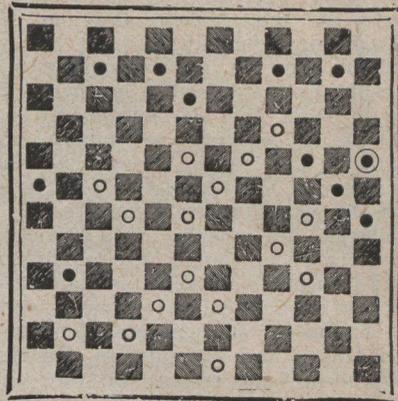
LES GAGES. — On propose au pénitent trois mots, le plus souvent bizarres, et on lui demande quel usage il ferait de ce qu'ils représentent.

- Ainsi, une dame lui dit :
 —Sauriez-vous employer à mon service trois choses que je vous désignerais ?
 —Certainement, Madame.
 —En êtes-vous aussi sûr que vous le dites ?
 Que feriez-vous, par exemple, d'un bâton, d'un panier et d'une feuille de papier ?
 —Rien de plus simple : je me servirais du bâton pour rosser les médisants assez osés pour mal parler de vous ; je remplirais le panier des fleurs que vous aimez le mieux et j'emploierais la feuille de papier pour chanter vos louanges.

LE JEU DE DAMES

Composé spécialement pour l'Album Universel par M. E. Saint-Maurice, père, Montréal.

Noirs, 11 pièces.



Blancs, 16 pièces.

Les blancs jouent et gagnent.

PERCER UNE PLAQUE DE FER AVEC UN MORCEAU DE SOUFRE

Vous prenez une plaque de fer d'une épaisseur quelconque, et vous proposez de la percer de part en part avec un bâton de soufre. La chose paraîtra tout d'abord impossible. Cependant, rien n'est plus simple. Vous mettez votre plaque dans le feu et, lorsqu'elle est bien rouge, vous posez le bâton de soufre à l'endroit où vous voulez faire le trou. Il se dégage d'abondantes fumées, avec une forte odeur d'acide sulfureux, mais le trou se produit, car à l'endroit où vous appliquez le soufre, le fer de la plaque disparaît pour faire place à du sulfure de fer.

ENIGME

Des choses d'ici-bas ôtez la moindre chose,
 La diminution y paraît à l'instant ;
 Mais autrement de moi la nature dispose,
 Car plus vous en ôtez et plus je deviens grand.

METAGRAMME

Changez seulement mon Premier ;
 Cherchez-moi chez le serrurier,
 Le poète, ami du laurier,
 Les moines du siècle dernier,
 La montagne ou le chêne altier.

CALEMBOURS

- Qu'est-ce que l'intelligence ? — La déformation de l'instinct.
- Qu'est-ce que la science ? — Une lanterne que l'homme allume et que la nature éteint.
- Qu'est-ce que le mariage ? — Un attelage à deux où le plus chargé est toujours le plus faible.
- Qu'est-ce que la passion ? — Une fleur que le premier orage brise.
- Ceci pourrait ne pas finir... et on peut constituer avec ces idées un petit jeu pour les soirées d'hiver et les dimanches de pluie.
- La discrétion est une chose excellente, et il ne faut pas la regarder comme une perte de temps ou un abus puéril des heures. Elle est nécessaire à la santé et à l'équilibre moral. Il faut quelquefois s'échapper de soi-même pour y rentrer ensuite, plus lucide et plus joyeux.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 76

Question populaire. — C'est Voltaire qui, le premier, s'est servi de cette expression, devenue d'un usage très courant depuis. Napoléon l'a employée dans un discours mémorable qu'il adressa au Corps législatif, en 1814.

Devinette. — Dans la Manche.
 Les Echecs. — 1 P 7 F D — 1 ?
 2 Mat selon le coup des Noirs.

PRENDRE SES PRECAUTIONS

Un mal de gorge, si léger qu'il soit, peut dégénérer en bronchite, s'il n'est soigné avec le BAUME RHUMAL.

LES DERNIERS PETITS PEAUX-ROUGES

L'Amérique du Nord, quand les premiers voyageurs européens y apparurent, était aux mains des Indiens, race intelligente, belliqueuse, grande, robuste, au teint cuivré, d'où le nom de Peaux-Rouges qui leur fut donné.

Ils erraient dans les immenses prairies, se livrant presque exclusivement à la chasse, principalement du bison, dont ils boucaient la chair. En Californie, ils pêchaient le saumon. Malheureusement, ils n'étaient ni assez nombreux, ni assez bien armés, ni assez avisés pour se défendre contre les envahisseurs étrangers.

La fondation des colonies de l'Atlantique, le développement de la culture, les refoulèrent peu à peu vers l'Ouest. Ils furent plus maltraités aux Etats-Unis qu'au Canada, parce que la culture y prit une extension plus rapide. L'exode commença en 1784 : une loi autorisa les marchés pour la vente de leurs terres. En 1826, on décida que tous les Indiens seraient transportés à l'Ouest du Mississipi ; ils furent répartis dans quatre-vingt-dix réserves où la colonisation pour les blancs fut interdite. Mais leur situation devint bientôt précaire : une chasse sans pitié, pratiquée surtout par les blancs, détruisit presque entièrement le bison ; en même temps, les terrains de chasse diminuaient, les Américains reboisaient, et l'Indien reculait devant la forêt ; d'autre part, le gouvernement fédéral ne se faisait pas scrupule de dépouiller les Indiens, si des terres fertiles dans les réserves étaient convoitées par les colons. Aussi, peu à peu, le nombre des Indiens, décimés par la lutte contre les blancs, la famine, les maladies, l'abus des liqueurs fortes, diminua rapidement ; évalué à deux millions au XVII^e siècle, il n'était plus que de 332,000 en 1880, le dernier recensement (1900) le fait descendre à 237,000. La plupart des tribus restées sauvages mènent une existence misérable. La civilisation n'a pu modifier le caractère naturellement belliqueux et violent des Peaux-Rouges. Les enfants eux-mêmes, dès leurs premiers pas, se révèlent tels que sont les pères, et comme nos lecteurs pourront en juger, les jeux des jeunes Indiens ne ressemblent en rien aux jeux de nos enfants.

Il faut aller jusqu'à l'extrême sud des Etats-Unis pour trouver encore dans les "réservations", où les a parqués le gouvernement américain, les derniers descendants de la valeureuse



Le petit Indien est porté sur le dos de sa mère dans une sorte de berceau

race indienne et voir encore quelques-uns de ces "babes" farouches et si drôles, dont les mines éveillées et les velléités guerrières ont amusé tant d'Américaines, chez qui ce fut une mode que la passion des petits Peaux-Rouges, pendant un temps.

A l'heure actuelle, on compte à peine trois mille enfants autochtones parmi les vingt tribus indiennes existant encore.

Jusqu'à l'âge de trois ans, le petit Indien est porté sur le dos de sa mère, dans une sorte de berceau en forme de sac, fait de peau de daim.

Le sac, très serré par un grand lacet, tient à

deux morceaux de bois, que la porteuse assujettit solidement sur elle avec une courroie.

C'est dans cet équipage que l'enfant est porté par sa mère, quelquefois pendant des journées entières, à travers bois et plaines, souvent par des chemins peu praticables. Mais la femme indienne est d'une endurance rare. Elle ne connaît guère la fatigue, et cette lourde charge est supportée par elle sans effort visible, et en tous cas, elle ne courbe jamais sa taille.

L'enfant est tellement bien assujéti dans ce berceau d'un nouveau genre que la mère peut se courber, courir, se pencher à droite ou à gauche,



Jeunes Peaux-Rouges, vêtus de robes en dents d'élan

sans que le jeune Indien risque de tomber à terre. L'élasticité de ce sac en peau de daim laisse les mouvements à peu près libres. Et la meilleure preuve que ses membres ne sont soumis à aucune contrainte, c'est qu'à peine hors de son berceau, le jeune Indien se met à courir. Si les Peaux-Rouges sont d'excellents cavaliers, ils ne sont pas moins d'intrépides marcheurs, et les globe-trotters, rivaliseraient avec peine avec n'importe lequel de ces Indiens.

A trois ans, le petit Peau-Rouge manifeste de suite des instincts étonnants.

Il joue avec des crapauds, à qui, avec une dextérité inouïe, il fait les opérations chirurgicales les plus invraisemblables ; avec de petits chiens qui lui apprennent à courir et auxquels il apprend à voler le gibier tué par son père ; avec des colliers en boules de verre tubulaires ; et surtout avec des armes à scalper, réductions assez dangereuses du tomahawk paternel.

Les poupées et les jouets mécaniques de nos enfants civilisés lui feraient horriblement peur !

Dès qu'il a une arme dans la main, tout le caractère de la race se révèle en lui avec une violence extraordinaire.

Provoquant les enfants de son âge, il déclenche des mêlées terribles, en des simulacres de combats où, très souvent, sous le scalp agilement manié, quelques-uns d'entre eux perdent leur cuir chevelu.

Si c'est un garçon, à cinq ans, son père lui donne un poney : c'est le plus grand événement de sa vie !

Si son père le destine à être docteur — ce qui est en extrême honneur chez les Indiens — il l'emmène dans la montagne et lui fait connaître les qualités médicinales des herbes, lui apprend tous les secrets de la thérapeutique des végétaux.

Les filles sont regardées par leurs parents avec la plus complète indifférence.

Si, cependant, une d'elles a une belle voix, harmonieuse, suave, elle sera recherchée en mariage par des hommes de sa race. Sa famille lui accorde alors une certaine estime.

Les autres sont vendues comme esclaves à quelque chef guerrier, dès qu'elles sont femmes.

La suprême élégance pour les enfants des familles riches, est la robe en dents d'élan, qui exige parfois, pour sa confection, jusqu'à mille dents de ces animaux, de plus en plus rares. Ces robes atteignent des prix exorbitants, de huit à douze cents francs !

Les milliardaires américaines les recherchent avec avidité, et ce leur est un bonheur des plus grands quand elles peuvent exhiber dans leurs collections une de ces dernières et richissimes dépouilles de cette race éteinte ; pauvre robe aimée, relique pieuse, que des générations et des

générations ont transmise avec tant de ferveur à leurs descendants, sans se douter qu'elle ferait un jour l'ornement du boudoir d'une Gould, d'une Vanderbilt ou d'une Havemeyer !

PIERRE BUREL.

NOTES SCIENTIFIQUES

Les foudroyés

Il ne se passe pas de jour sans que les journaux signalent des accidents mortels. On y lit des comptes-rendus tels que celui-ci :

"Deux hommes ont été foudroyés dans une usine électrique. Le premier a touché aux fils de haut potentiel ; il a reçu le courant et a été tué. Un second a voulu secourir le premier ; il l'a touché et il a été foudroyé."

Toujours la même chose.

Il faudra donc répéter indéfiniment qu'il y a danger de mort à toucher une personne foudroyée par un courant électrique et qui se trouve encore dans le circuit ? Ce qui est profondément attristant, c'est que, souvent, ce sont les hommes du métier qui oublient ces précautions rudimentaires. Il faut dégager la victime d'au milieu des fils avec un corps non conducteur, une canne en bois, par exemple, un vêtement entourant plusieurs fois la main, etc. Que d'accidents souvent mortels ont été la conséquence de cette singulière incurie !

A New-York, à Boston, à Montréal, etc., des ouvriers électriciens ont été foudroyés par des courants pour avoir touché, quelquefois il est vrai sans le vouloir, mais souvent aussi en dédaignant le danger, les deux conducteurs à la fois. A-t-on oublié cet électricien de Saint-Louis qui place lui-même un écriteau à bonne hauteur : "Défense de toucher aux fils" ? Le lendemain, il monte sur une échelle pour remettre en ordre des fils téléphoniques ; il oscille probablement et touche lui-même — malgré l'écriteau — aux fils de haute tension, il tombe foudroyé. Un autre ouvrier arrive à son secours et, inconsciemment peut-être, le saisit ; à son tour, il est foudroyé. Ne touchez pas aux fils de haut potentiel.

Un correspondant d'un journal scientifique, attaché à une légation à Guatemala, a signalé un singulier accident du même ordre. Le 26 mai, un ropilote (vautour noir) poursuivait un sanate



Jeune femme indienne et son enfant

(merle à longue queue), deux oiseaux très communs dans les rues des villes du Centre-Amérique. Le ropilote s'engage entre deux fils électriques et les touche à la fois ; il établit un court circuit ; tout le courant passe à travers l'oiseau, qui se met à flamber sur place. Un électricien accourt et, pour dégager les fils, tire le vautour, à moitié rôti, par les deux pattes. Il tombe foudroyé. Et c'est, en un an, le quatorzième agent de la Compagnie de Guatemala qui, par sa faute, est foudroyé ! Est-ce qu'il faudra le dire tous les jours : "Ne touchez pas aux fils... sous peine de mort." ?

PAGE DE SAINT NICOLAS

BÉBÉ

(Monologue)

Vous connaissez le personnage,
C'est un Monsieur très important ;
Quoique pas bien gros, — vû son âge, —
Il nous mène tambour battant.
Que deviendra-t-il ? Pédiacre,
Général, photographe, abbé ?
Frrt ! Pour l'instant n'en ayons cure :
Ce grand Monsieur, c'est Bébé.

Bébé : radieuse parole
Quand on y sait mettre le ton !
Bébé : — la voix câline et molle, —
Il semble qu'on parle mouton.
Bé-bé... Bébé... — Ca vient de naître,
C'est à peine un peu plus que rien,
Et ça trône, et ça règne en maître...
Ah ! moucheron, tu nous tiens bien !

Tête brune ou frimousse blonde,
Ou crâne chauve comme un oeuf,
Ca soulève déjà le monde
Avec son poing rose tout neuf.
Bébé : c'est une chanson claire,
C'est deux yeux vaguant dans l'azur,
C'est le paradis sur la terre,
Ca repose, c'est doux, c'est pur...

Oui, mais aussi, ça vous tracasse ;
Ce ciel est panaché d'enfer.
A la longue, même, on s'agace :
Jarnibleu ! l'on n'est pas de fer !
Cher agneau ! ça se met en rage,
Ca veut la lune, (simplement !)
Ca brise tout dans le ménage...
Oui ; mais ça rit si gentiment !

Oh ! le duvet soyeux des anges !
Oh ! les lys sur le joli front !
Oui ; mais... l'humidité des langes,
La bave saugant le menton !
Bébé : c'est tout plein de promesses,
C'est exquis... mais ça piaffle fort.
Ca vous prodigue les caresses,
C'est séraphique... mais ça mord !

Ca n'a ni bulletin de vote,
Ni décrets, ni lois ; mais — horreur ! —
C'est fantasque, si despote,
Que l'on dirait un empereur !...
Et, malgré tout, chacun l'adore,
L'affreux démon, le scélérat ;
Et le seul malheur qu'on déplore,
Las ! c'est que Bébé grandira.

A.-J. DALSEME.

MAMAN ! MAMAN ! MAMAN !

"Maman, attache-moi mon soulier ! Maman, fais une robe à ma poupée ! Maman, découpe-moi un bonhomme en papier ! Maman, guéris mon doigt qui s'est pincé dans la porte ! Maman, prête-moi ton mouchoir ! Maman, lis-nous une histoire !"

On n'entend que cela toute la journée dans la chambre des enfants. Et, si maman ne fait pas bien vite ce qu'on lui demande, on est très mécontent. Est-ce qu'une maman n'est pas faite tout exprès pour ses petits enfants ? La poupée ne peut pas se passer de robe, Jean a besoin absolument d'un bonhomme pour sa ferme, Thérèse ne peut pas interrompre son jeu pour attacher elle-même son soulier. Maman voudrait bien lire tranquillement, elle est fatiguée, et espérerait se reposer aujourd'hui, qu'elle n'a pas à sortir. Mais voilà qu'on recommence.

"Maman, je n'ai plus d'image à peindre !
— Je n'en ai pas à te donner, mon petit Jean.
— Mais j'en veux, maman, cela m'amuse de peindre.

— Je n'ai plus d'image. Dessine toi-même et tu peindras ensuite ; fais comme un vrai peintre."

Cette idée sourit à Jean, et il se tait pour un moment. Mais voilà Charlotte et Louis qui accourent.

"Maman, enfille-moi mon aiguille !
— Maman, fais-moi un fouet !"
Maman pose son livre, enfille l'aiguille, met l'ouvrage en train. Elle attache une ficelle à la



"Maman, fais une robe à ma poupée, donne-moi des images !
maman, enfille mon aiguille ! maman,
fais-moi un fouet !"

baguette que lui présente le petit Louis. Enfin, les voilà tous occupés, maman reprend sa lecture. Tout à coup, on entend de grands cris :

"Il a renversé toute mon eau !
— Maman, l'eau coule, viens à mon secours !"
Et la voix de Thérèse, qui crie plus fort :
"Il a mouillé la robe de ma poupée ! Vilain, je le dirai à maman !"

Maman se lève, essuie l'eau, conseille de faire sécher la robe sur la grille du poêle, embrasse l'un, console l'autre, met la paix.

Mais il faut encore chercher l'aiguille de Char-



"Maman, il a renversé mon eau ! maman, il a mouillé la robe de ma poupée."

lotte, qui s'est perdue dans la bagarre, remettre sur ses pieds le cheval de Louis, qui est tombé par terre.

Jean a bientôt fini son tableau. C'est un soldat avec un énorme pom-pom rouge sur un shako bleu, le fusil est bleu aussi, les jambes sont rouges et partent de la tête, aussi n'y a-t-il pas eu besoin de penser à la veste. Jean est très fier de son oeuvre :

"Maman, maman, regarde mon soldat, est-ce qu'il n'est pas bien fait ?"

Maman sourit, elle ne veut pas décourager un petit artiste de si bonne volonté.

"Les couleurs sont très brillantes, dit-elle ; mais, si j'étais toi, je copierais un soldat sur une image, ou un de tes soldats de plomb, c'est le meilleur moyen d'apprendre à les faire."

Charlotte arrive. "Maman, j'ai fini la robe de ma poupée. Est-elle bien ?"

— Mais, ma fillette, tu as cousu les ouvertures des manches ! Comment ta poupée passera-t-elle ses bras ?"

Charlotte est découragée, elle croyait avoir si bien réussi. Elle fait la moue.

"Oh ! maman, arrange-la-moi, je t'en prie, c'est trop ennuyeux de recommencer ! Tes doigts vont plus vite que les miens !"

Et voilà comment, à l'heure du dîner, maman n'a pas lu trois pages de son livre, et elle a bien mal à la tête. Pourquoi donc ses petits garçons et ses petites filles viennent-ils toujours la tourmenter, au lieu de se tirer l'affaire tout seuls ?

S. L.

JEUX DE PLEIN AIR ET GARDEN-PARTY

LE BERGER ET SES MOUTONS

On tire au sort, parmi les joueurs, un berger, un loup et deux chiens. Le berger se place entre ses deux chiens et tous trois se donnent la main. Les moutons se mettent derrière leur berger. Alors, le loup vient devant le berger et lui dit :

— J'ai faim, donne-moi un de tes moutons.

Et le berger de répondre :

— Jusqu'à la mort, je défendrai mon troupeau.

Alors, le loup doit chercher à saisir l'un des moutons, tandis que le berger et ses chiens tâchent de lui barrer le passage.

Si, cependant, le loup réussit à passer, le mouton poursuivi se sauve et cherche à venir se placer derrière un des chiens, où le loup n'a pas le droit de le toucher. Si le mouton est pris, on l'exclut du jeu, jusqu'au moment où il ne reste plus que le berger et ses chiens.

Il faut toujours s'organiser de façon à ce qu'il n'y ait pas plus de cinq à six moutons. Si les joueurs sont très nombreux, ils pourront former plusieurs groupes.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Une lettre, une note, toutes deux réunies,
Forment mon Tout, qu'on aime à revoir, amies.

QUESTION DROLATIQUE

Pour les tout Petits.

Quel est le végétal le plus fatal aux poissons ?

RECONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, former un proverbe : C E I I L O O O P R R S T U U V V.

CHARADE

Mon Premier commande les rois —
Mon Dernier domine la terre —
Une reine illustre, autrefois,
De mon Entier pris dans un bois,
Se fit une arme meurtrière.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 76

Question. — Le grand Dauphin, fils de Louis XIV, mort du vivant de son père, en 1711. Il laissait deux fils dont l'aîné, le duc de Bourgogne, mourut en 1712 sans avoir régné, puisque son aïeul n'est mort qu'en 1715. Le second devint, sous le nom de Philippe V, roi d'Espagne en 1700.

Consonnes à rétablir. — Une sage économie est la source de l'indépendance et de la libéralité.

Charade. — Baleine.

Question drôlatique. — C'est le chiffre "neuf".

Mots carrés. —

c a n o n
a g a v e
n a m u r
o v u b e
n e r e e



SAVON BABY'S OWN

Préviens les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35-***-n-y

VARIETES

Au ministère des cultes, en France:

—Qu'est-ce que nous pourrions encore bien faire contre les anciens congréganistes?

—J'ai une idée! si nous les obligeons à manger de la viande le vendredi?

* * *

Chez un parfumeur:

Un marin qui vient de débarquer demande de l'eau de senteur pour le

mouchoir, et il étend ses deux mains.
—Mais, votre mouchoir, lui dit le parfumeur.

Le marin, du ton le plus naturel:
—Puisque je me mouche avec mes doigts.

* * *

Le peti Bob a été fortement grippé il y a quelque temps. Aussitt rétabli, son professeur lui a dit:

—J'espère que vous allez travailler courageusement, pour rattraper le temps perdu.

Et Bob, prompt à la riposte:
—Mais, monsieur, vous m'avez répété bein souvent que le temps perdu ne se rattrape jamais.

* * *

Présence d'esprit.

Au dessert, Bébé profite d'un moment d'inattention des parents pour se soulever de sa chaise et fourrer sa main dans un compotier.

Sa grand'mère aperçoit le geste criminel.

—Monsieur! dit-elle d'un ton sévère. Alors, Bébé, avec aplomb:

—Grand'mère, c'était pour te l'offrir.

* * *

Au carême dernier, un prédicateur rappelait dans son sermon l'entrée de Jésus à Jérusalem parmi la foule lui offrant des palmes.

Un auditeur dit, à mi-voix, avec un coup d'oeil furtif à sa boutonnière ornée du ruban violet:

—Le Christ a aussi eu les palmes, avant d'avoir la croix!

* * *

Deux bohèmes se rencontrent au quartier latin.

—Où vas-tu donc ainsi, le nez en l'air! dit l'un.

—Je cherche la rue Oudinot.

—Et moi, reprend l'autre, en soupirant, je voudrais bien trouver la rue... où dîner!

PERSPECTIVE ENGAGEANTE



—Si je vous attrape... monsieur, je vous fouette!
—Hélas! pourquoi, mossieu, ne suis-je pas la crème des hommes?...
—Tant mieux! car vous serez alors une crème fouettée!

L'excuse de Toto:

—Toto, combien de fois faudra-t-il que je t'appelle?

—Papa, je te jure que je n'ai entendu que la quatrième fois.

* * *

Phisapapa vient d'achever ses études.

—Décidément, dit-il à l'auteur de ses jours, j'en sais assez comme ça; je veux maintenant voler de mes propres ailes.

—Soit, dit le papa, homme d'affaires... sérieuses; je te cède mon cabinet... vole!

L'esprit d'autrefois.

—"Comme ces petits arbres ont grandi depuis l'an dernier!" dit un jour à Alexandre Dumas fils un visiteur, un peu nigaud, qui venait le voir à Marly.

—Parbleu! répondit Dumas, ils n'ont pas autre chose à faire.

* * *

SIMPLES QUESTIONS

D'où vient la consommation?
D'un rhume négligé. D'où vient la guérison? Du BAUME RHUMAL.

JEU DE CROSSE

NOS JEUNES CHAMPIONS "CANADIENS-FRANCAIS"

Les nombreux amis et admirateurs de nos populaires "Mascottins", ainsi que les lecteurs de l'"Album Universel" qui s'intéressent au progrès des nôtres, dans le domaine de notre sport

national, salueront avec plaisir, dans la personne de nos "Mascottins", les "champions" junior de la saison qui vient de se terminer.

Pour tous ceux qui, durant cette saison, ont suivi attentivement les différentes parties qu'ils ont jouées, il est évident qu'ils ont droit à ce titre. Disons en passant que la plupart des joueurs qui ont fait leur marque comme membres de l'équipe de nos petits "Canayens", sont des élèves du collège Sainte-Marie et du Mont



A. Gingras, Chron. R. Rouleau H. Lafêche E.-C. St-Père, Direct. R. Lamoureux E. Faulkner
S. Bellerose O. Cousineau G. Guimond B. Desjardins
B. Gignac A. Valois A. Cousineau M. Larose M. Moussette

Saint-Louis. Ces deux institutions ont toujours su développer parmi leurs élèves les qualités de l'esprit et celles du corps.

Nos jeunes athlètes sont aussi en grande partie redevables de leurs succès à leurs deux directeurs, MM. E.-C. Saint-Père et Jos. Lamoureux, qui simultanément furent les capitaines de l'équipe. Grâce aux sages conseils et au dévoue-

ment de ces messieurs, les "Mascottins" ont su mériter la confiance de leurs nombreux admirateurs. Ces derniers espèrent avec raison que notre club senior "Le National" pourra, en cas de besoin, s'assurer le concours de nos vaillants jeunes joueurs, l'espoir de l'avenir.

ALBERT GINGRAS.

GLANURES AMUSANTES

—Je viens d'acheter un terrain.

—Oh! c'est gentil! Où ça?

—Au cimetière de la Côte-des-Neiges.

* * *

—Il paraît qu'au Transvaal, les Anglais ont eu trente mille morts "avoués"!

—Et combien d'nuissiers?

LA TEMPERATURE

Badadia, fils à son père:

—Papa, le baromètre est à la pluie.

—Imbécile! Rentre-le, pour qu'il ne se mouille pas.

* * *

REPROCHES PATERNELS

Toupin fait des reproches à son fils de la conduite insensée qu'il mène.

—Tu abrèges tes jours, idiot!

—C'est vrai, mais en revanche j'allonge considérablement mes nuits.

* * *

ANECDOTE

Le poète anglais Pope était contrefait. Il se servait souvent de cette expression:

—Dieu me corrige!

—Dieu vous corrige! s'écria un cocher de fiacre qui l'avait entendu; il aurait moins de peine à en faire un tout neuf.

* * *

AFFAIRE D'HONNEUR

—D'où venez-vous ce matin? demandait M. Z. à Marius Bagnac.

—D'une affaire d'honneur au pistolet, avec mon ami Chigna.

—Eh bien! qu'est-il arrivé? serait-il à... mort?

—Il se porte à merveille! Mais cap-de-dious! nous sommes habiles tous les deux... allez!

—Et comment cela?

—Nous avons visé en même temps, et si juste que nos deux balles se sont rencontrées à mi-route, et se sont trouvées écrasées comme des pommes cuites!

**LE REMEDE DU
Dr SHOOP
Contre le RHUMATISME**
Ne coûte rien s'il échoue

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années je faisais partout des recherches pour trouver un spécifique pour le rhumatisme. Je poursuivais ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me déçapointa point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et partout déçapointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en moins de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction de ce que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. JE SAIS ce que mon remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Ecrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrira la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel échantillon, qui lui seul peut déjà affecter le Rhumatisme doit être rempli de drogues jusqu'à en être dangereux. Je n'emploie pas de ces drogues, car c'est dangereux d'en prendre. Il faut que vous expulsiez la maladie hors du sang. Mon remède fait cela, même dans les cas les plus difficiles et obstinés. Il a guéri les plus vieux cas que j'aie eu à traiter, et dans toute mon expérience, au cours de toutes mes 2,000 épreuves je n'ai jamais trouvé d'autre remède qui fût capable de guérir un seul cas chronique sur dix.

Ecrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne saurait jamais vous nuire en aucune sorte. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **CORS, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

—On dit que la flotte anglaise qui visitera les ports américains traversera l'Atlantique en escortant probablement le prince de Galles.

CHOSSES ET AUTRES

—Les autorités du Canadian Pacific Railway viennent d'apprendre que les professeurs Parker, de Harvard, et Eggers, de Yale, accompagnés de Hans et Christian Kauffman, les deux célèbres guides suisses, ont réussi à atteindre le sommet du mont Dellaform, la plus haute cime des montagnes Rocheuses.

—L'armée allemande possède des chiens dressés pour être des messagers en temps de guerre. Jusqu'ici, elle avait recruté cette armée nouvelle parmi les chiens de chasse. Mais on s'est aperçu que ces porteurs de lettres s'amusaient en route. Ils vont être remplacés par des chiens de bergers écossais, qui ont plus d'endurance et sont beaucoup plus consciencieux.

—Il y a des gens qui ne doutent de rien. C'est ainsi qu'un prophète anglais, Old Moore, nous prédit, dès aujourd'hui, ce qui se passera en 1904, et ces prédictions sont abondantes ; ne signalons que ceci : En janvier, le temps sera affreux, l'Europe sera terrorisée par des nouvelles terribles ; on découvrira en Écosse un vaste complot anarchiste (chose pas nouvelle, le lieu change, voilà tout). Moi, j'en prédirais bien autant, et vous ?

—Le vulgaire balai domestique est un objet aussi dangereux, si pas plus, que tout autre ustensile de ménage. Par son action, il soulève des nuages de poussières sèches et de bactéries qui vont se déposer sur le beurre, le lait, l'eau, la viande et le poisson, qui, à leur tour, en infectent les membres de la famille. Il faut donc recouvrir avec soin tout ce qui est nourriture pendant qu'on balaye et qu'on époussette. Les balais rouleaux-mécaniques, à réservoir pour la poussière, sont partout en faveur aujourd'hui.

—C'est une erreur de croire que le lierre qui grimpe sur les murs d'une habitation y attire l'humidité ; c'est le contraire qui se produit ; les radicules de la plante, en se fixant dans les interstices des pierres, en absorbent toute l'humidité pour la nourriture de celle-ci. Le seul inconvénient du lierre, c'est d'attirer de nombreux insectes, scolopendres ou mille-pieds, faucheux et scarabées ; mais on peut y remédier facilement en souffrant que les moineaux y construisent leurs nids.

—Regardez votre nez, et vous verrez que rien n'est plus rare qu'un nez vraiment parfait ; c'est-à-dire qu'un nez réunissant à la fois l'harmonie de la forme, la correction dans ses proportions et dans son affinité avec les autres traits du visage. Voici, d'après les règles de l'esthétique, les conditions requises pour la beauté de cet organe : Le nez doit être de la même longueur que le front et présenter à sa racine une légère dépression. Il faut qu'à partir de sa racine jusqu'à son extrémité, il suive une ligne parfaitement droite et tombe exactement sur le milieu de la lèvre supérieure. Le pont du nez, parallèle sur les deux côtés, doit être un peu plus large au centre ; le bout n'en devra être ni trop mince ni trop charnu, et son profil inférieur, ni trop étroit, ni trop large. Les ailes en devront être gracieusement ourlées par une légère dépression. Vue de côté, la partie inférieure du nez ne devra mesurer qu'un tiers de sa longueur totale.

CONSOMPTION
TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



*En usage dans les Hopitaux
les communautés Religieuses
et recommandées par
Messieurs les Medecins*

**SE VENDENT DANS TOUTES LES
PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTIMS
LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO. PAR
LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS
UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX**

ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 12 OCTOBRE 1903

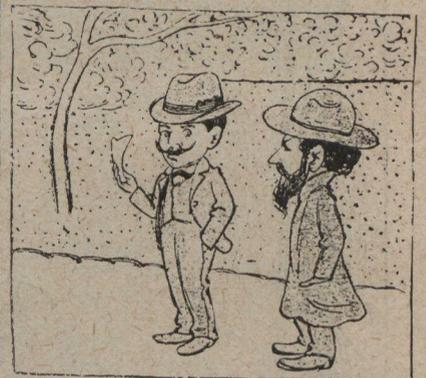
**Première fois à Montréal
en Français !**

**“CASQUE
EN FER”**

**Magnifiques décors !
Grande distribution !**

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 10c, 25c, 35c, 40c, 50c.

—Le pape a demandé des estimés pour la réparation du palais de Latran, de manière à rendre celui-ci habitable. C'est maintenant un édifice tombant en ruines, servant comme musée. Il fut jadis la résidence d'été des papes. Cette action est très commentée ; on y voit là des indices que le pape Pie X n'a pas l'intention de rester jusqu'à sa mort confiné dans le Vatican.

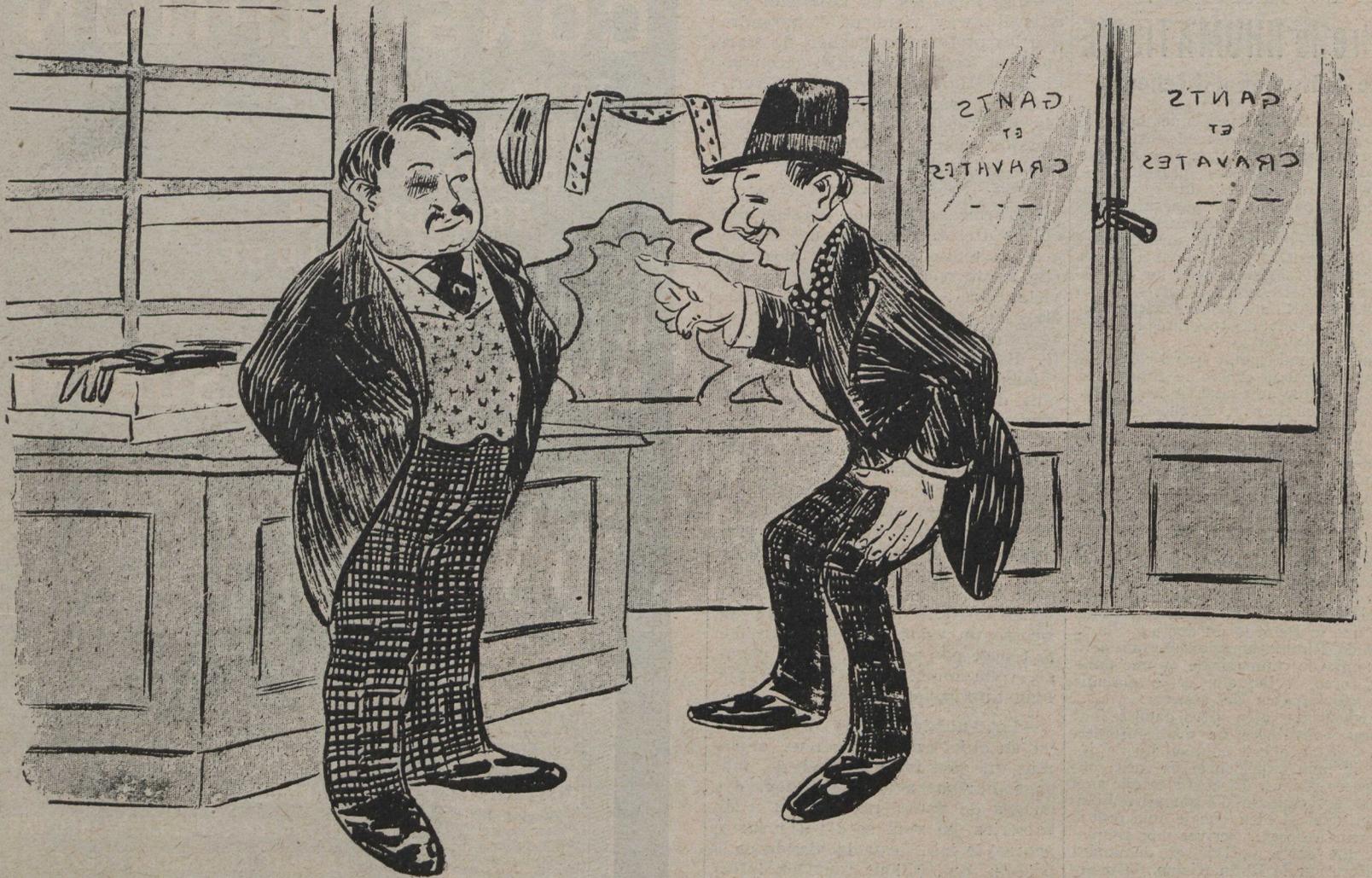


—Pas mal, ce sonnet, mais il manque un pied quelque part.



—Voici l'erreur réparée.

UNE QUESTION INDISCRETE !



—Tiens, tu as un coup sur l'œil ! Qui est-ce qui t'a donné ça ?
 —C'est un employé que j'ai "remercié".
 —Ben vrai, y avait pas d'quoi, cependant !

PERRUQUE ET GILET DE FLANELLE



LUI. — Je ne comprends pas que tu ne sois pas dégoûtée de mettre les cheveux d'une autre personne sur ta tête.
 ELLE. — Et toi ? Tu n'es pourtant pas dégoûté de mettre la laine d'une autre bête sur ton corps.